

L'Initiation Traditionnelle

Numéro 2 de 2015

Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Réflexion sur les Mysticismes Européens) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

*Philosophie • Théosophie • Histoire
Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme*

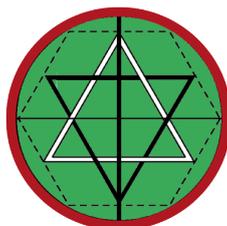


François-Marie Arouet (1694–1778), dit Voltaire

par Nicolas de Largillier (1656–1746)

En référence à l'article de Denise Bonhomme

« Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française »



Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 2 de 2015
Avril, mai & juin 2015

L'Initiation Traditionnelle

7/2 résidence Marceau-Normandie
43, avenue Marceau
92400 Courbevoie

Téléphone (entre 9h et 18h) :
01 47 81 84 79

Courriel :
yvesfred.boisset@papus.info

Sites Web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.papus.info (site des amis de
la Revue L'Initiation Traditionnelle)

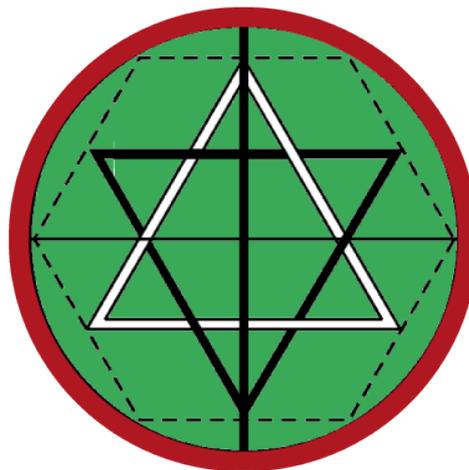
ISSN : 2267-4136

Directeur : Michel Léger
Rédacteur en chef :
Yves-Fred Boisset
Rédacteurs en chef adjoints :
Christine Tournier, Bruno Le Chaux
& Nicolas Smeets
Rédactrice adjointe :
Marielle-Frédérique Turpaud

Les opinions émises dans les
articles que publie **L'Initiation
Traditionnelle** doivent être
considérées comme propres à leurs
auteurs et n'engagent que leur
responsabilité.

L'Initiation Traditionnelle ne
répond pas des manuscrits
communiqués. Les manuscrits non
utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de
traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.



Sommaire du numéro 2 de 2015

Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

Editorial, par Yves-Fred Boisset	1
Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française, par Denise Bonhomme	3
. François Rabelais	6
. Voltaire	10
. Alfred de Vigny	30
. Victor Hugo	37
. Emile Zola	38
. Marcel Proust	39
. Marcel Aymé	45
. Samuel Beckett	46
. Antoine de Saint-Exupéry	51
Initiation et Alchimie, chapitre de l'ouvrage « Les Mystères de la ville d'Is », par Pascal Bancourt	62
. Les objectifs de l'initiation	62
. Signification de l'alchimie	65
. L'intervention des forces élémentaires	68
. L'Eau et le Feu	70
. Les Mystères lunaires et solaires	71
. L'œuvre au noir, au blanc et au rouge	73
Les livres et les revues	77

Denise Bonhomme est professeur de littérature française dans un lycée de San Francisco. Passionnée de recherche, elle s'est attachée à extraire de certaines œuvres littéraires importantes la *substantifique moelle* à travers les allusions plus ou moins voilées à l'ésotérisme que les auteurs, et pas des moindres, ont essaimé tout au long de leurs écrits.

En 2006, à l'occasion d'une rencontre dans un cercle poétique, elle nous avait offert un long article sur ce qu'elle appelle, non sans malice, la « contrebande littéraire », considérant que certains écrivains, se comportant en véritables « contrebandiers », ont adroitement placé çà et là des sous-entendus qui résonnent dans l'esprit de ceux qui ont eu, comme vous et moi, le bonheur d'approcher les lumières initiatiques en prenant grand soin toutefois de ne pas s'y brûler les ailes en s'enlisant dans l'occultisme primaire. Nous avons publié une première fois cet article dans la revue : numéros 3/2006 (pages 185 à 209), 4/2006 (pages 309 à 311), 1/2007 (pages 53 à 68), 3/2007 (pages 230 à 235), 1/2008 (pages 66 et 67) sous le titre complet « Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française ».

Depuis les années 2006 à 2008, de nouveaux lecteurs ont rejoint les plus anciens et les plus fidèles. Ces anciens numéros (en version papier) étant maintenant épuisés, nous avons décidé de republier cet important article à leur particulière intention.

Dans ce présent numéro, nous publions la 1^{re} partie de cet important article ; les autres parties paraîtront dans les livraisons suivantes.

Pour la troisième fois et notre plus grand bonheur, Pascal Bancourt nous confie une réflexion sur « Alchimie et Tradition », sujet souvent controversé mais ô combien utile à ceux qui désirent approfondir certains aspects de la voie initiatique qu'ils ont entrepris de parcourir. La collaboration de Pascal Bancourt nous est précieuse et nous le remercions pour l'éclairage original qu'il nous apporte sur un sujet mal connu.

Nul d'entre vous ne peut ignorer que cette revue «L'Initiation Traditionnelle» est la propriété de ses lecteurs et, à ce sujet, nous invitons, tous ceux qui le souhaiteraient, à nous adresser des articles ou des documents que nous examinerons avec la plus grande attention et

publierons volontiers dès lors qu'ils s'inscriront dans notre ligne éditoriale.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter à chacun d'entre vous un agréable été riche en découvertes ; n'oublions pas cependant ceux qui n'ont pas les moyens de l'évasion estivale en raison d'une condition modeste. Nous pensons à eux et les embrassons de tout cœur.

*Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.*



Helena Petrovna Blavatsky (1831–1891)

En référence à l'article de Denise Bonhomme

« Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française »

Quelques présences allégoriques en littérature ésothérique française

par Denise Bonhomme

Considérée dans son ensemble, l'allégorie est une communauté d'êtres humains fictifs qui évoquent certaines généralisations et personnifient certaines réalités. On sait par exemple que les drapeaux du Royaume-Uni, des États-Unis et de la France sont des *symboles* de leurs nations respectives, tandis que John Bull, l'Oncle Sam et la Marianne républicaine sont des *allégories* ; figures humaines - symboliques elles aussi - correspondant à ces nations et à leurs sociétés. Les temps modernes ne sont donc pas totalement dépourvus de « mythologie », bien différente il est vrai, de celle des figures légendaires de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome. Il semble utile de remonter vers la source de cette présence allégorique séculaire et de suivre quelques unes de ses apparitions et mutations dans la littérature française.

Les dieux et déesses des païens de l'Antiquité donnent lieu à la croyance populaire vivace que les Anciens étaient polythéistes tandis que les Modernes - plus éclairés - sont monothéistes. Comment ne pas tirer cette conclusion du fait que la mythologie grecque, par exemple, présente à nos esprits de telles figures plus ou moins divines que Zeus, Aphrodite, Héphaïstos, Poséidon ainsi qu'une multitude d'autres divinités et personnages surhumains ? On pourrait, certes, se poser la même question au sujet des nombreux saints de la tradition chrétienne dont la chaîne généalogique survit de nos jours et ne cesse de s'enrichir de nouveaux maillons - plus ou moins discutables. Mais, dans l'un et l'autre cas où la question serait posée, certains faits importants seraient ignorés. Les enseignements et les préceptes chrétiens comportent la vénération et non pas l'adoration des saints. La sainteté chrétienne, octroyée par des créatures humaines qui ne sont pas aussi infaillibles qu'elles voudraient l'être, n'est pas toujours solide. Il lui arrive même d'être remise en cause comme fut le cas de saint Christophe qui était pourtant l'une des figures les plus sympathiques de l'Histoire Sainte. Par contre, les divinités des mythologies antiques désignent - entre autres réalités - certaines forces de la nature. L'Isis égyptienne, par exemple, représente, à un certain niveau, la puissance génératrice de la Nature. Il ne peut y avoir dans cette correspondance allégorique aucun élément arbitraire. La Nature et

ses lois se laissent difficilement manipuler... même et surtout dans le domaine des noms.

L'*utilité* de l'allégorie se manifeste abondamment dans les écrits des Anciens et dans de nombreux textes modernes. Malheureusement, la médaille comporte un revers : la tendance populaire à interpréter littéralement la *réalité fictive* - si l'on peut dire - des figures de l'ancienne mythologie. Une telle obsession anthropomorphique ne laisse guère de champ d'action pour l'intelligence et encore moins pour l'intuition. H.P. Blavatsky constate que « *Tous les dogmes religieux ne servent qu'à obscurcir l'intelligence de l'homme... le culte des divinités sous les allégories duquel se cache le respect des lois naturelles, repousse la vérité au profit des plus viles superstitions* » (1) Autrement dit, comme le savaient pour le moins les classes instruites de l'ère pré-chrétienne, les dieux des païens étaient des puissances naturelles personnifiées et non pas des idoles. Cette réalisation devait se réfugier plus tard - et survivre longtemps - dans le domaine *souterrain* des écrits ésotériques.

L'enfance de la littérature française fut marquée au douzième siècle par l'apparition des fabliaux. L'origine de ces historiettes versifiées est généralement attribuée à certaines légendes de l'Inde. Telle est l'histoire de « l'Ermite » que Voltaire devait reprendre et développer plusieurs siècles plus tard dans *Zadig* en y ramenant *karma*, clef du mystère de la destinée humaine. D'autres fabliaux assez hardis ridiculisent certains représentants de l'Église. Telle est l'histoire du *curé qui mangea des mûres* et tomba du dos de sa mule dans le buisson. Telle est l'histoire du *Prêtre qui dit la Passion*, s'embrouille dans son sermon et sauve la face en prononçant des phrases en latin de cuisine, lesquelles sont écoutées par les fidèles avec le plus grand sérieux. Telle est l'histoire du *Vilain qui conquiert le Paradis en plaid* (plaidant) et dont la plaidoirie met en doute le mérite d'illustres saints tels que saint Pierre, saint Thomas et saint Paul. Il y a dans ces textes, au-delà de l'humour superficiel « bon enfant », des éléments de libre pensée et de libre jugement capables de faire pâlir de nombreux directeurs de conscience. De là à douter d'autres aspects de l'échafaudage théologique il n'y a qu'un pas. Ce fut peut-être en réponse à cette tradition populaire irrévérencieuse que fut écrite au treizième Siècle *La Légende Dorée*, histoire « bien-pensante » de la vie de nombreux saints. Cette œuvre devait être citée en parfait exemple de plagiat dévôt. H.P. Blavatsky note que l'on y trouve « *...l'histoire de Gautama copiée mot pour mot sur les livres sacrés du Bouddhisme. Les noms des personnes sont changés, le lieu de l'action, l'Inde reste le*

même dans la Légende Chrétienne ainsi que dans la Légende Bouddhiste ». (2)

Loin de disparaître pendant son éclipse précédant la Renaissance, l'allégorie mythologique des dieux de l'Antiquité prit une apparence laïque et populaire, frôlant de plus en plus près la clandestinité. C'est pourquoi, au dix-neuvième siècle, Alfred de Vigny devait désigner ses collègues ésotériques - contemporains et autres - par le terme « contrebandiers » (3). On vit même, dans certains écrits du Moyen-âge, l'emploi d'animaux allégoriques. Tel fut le cas du *Roman de Renart*. En même temps, les Dieux et puissances diverses de l'ancienne tradition se virent graduellement remplacés par la représentation d'idées, de sentiments et d'abstractions parlant et agissant comme des personnes vivantes. On trouve ainsi, au treizième siècle dans *Le Roman de la Rose* une abondance de personnages allégoriques jouant les rôles d'Amour, Plaisir, Beauté, Richesse, Bonté, Envie, Oisiveté, etc. Une transition comparable devait se produire bien des siècles plus tard, lorsque la Terre rendit dangereuse toute pratique de la religion chrétienne. Le Dieu chrétien devint alors L'Être Suprême. La liturgie catholique et les figures de l'Histoire Sainte furent officiellement évincées par les rites et figurants allégoriques du nouveau théâtre politico-religieux. Les acteurs principaux représentèrent dès lors un assortiment de vertus personnelles et de concepts civiques tels que la Liberté, la Justice, la Paix, la Bonté, l'Amour de la Patrie, etc.

L'existence d'un vocabulaire *médiéval* spécialisé, c'est à dire ésotérique, se conçoit facilement. Les mauvaises fréquentations de François Villon sont connues pour le « langage secret » qu'elles utilisaient avec lui. Sur un plan plus élevé, on peut se demander ce que signifie exactement l'hommage rendu par le « mauvais garçon » à Maître Guillaume de Villon, son tuteur « plus que père ». Peut-être était-ce un « plus que père » initié et initiateur. En effet, on peut lire Villon sur deux niveaux différents lorsqu'il déclare, dans son *Testament* : « *Nécessité fait gens méprendre* ». Il est évidemment question des besoins matériels de l'être humain. Il peut aussi être question de la *nécessité cyclique* personnelle (incarnation) et de la *méprise* ou *illusion* mayavique qui ne manque jamais de l'accompagner. Une telle *méprise* peut empêcher certains êtres de *Lire sans fin*...c'est-à-dire non seulement de lire mais surtout de lire en profondeur: « Lire sans fin. - En quoi ? - Lire en science ». (4)

La prépondérance de l'élément laïc familial diminua et disparut vers la fin du XV^e siècle, c'est-à-dire vers la fin du Moyen-âge. Ce changement devait être aidé au siècle suivant par l'enrichissement d'une langue plus souple, désormais capable de produire et de transmettre aisément des écrits complexes contenant des messages voilés. Le manifeste connu sous le nom de *Défense et Illustration de la langue Française* fut publié en 1549. L'une de ses recommandations principales encourage l'imitation des Anciens. Un véritable *pillage* s'ensuivit. Les mines d'or de la mythologie antique ne furent pas épargnées. Les membres de la Pléiade ne manquèrent pas de suivre leur propre conseil en empruntant cette mythologie, laquelle, sans prendre totalement la place de l'allégorie, devait survivre dans la poésie classique pendant plusieurs siècles.

L'activisme philologique de la Pléiade fut en France un aspect important de la Renaissance. Il fut l'allié et le collaborateur de la redécouverte du savoir et des accomplissements des Anciens. Le legs culturel en question avait été généralement « oublié » en Europe occidentale pendant la période d'obscurantisme dont le commencement se situe vers le couronnement de l'Empereur Constantin. La lumière de l'héritage retrouvé devait être transmise par un membre peu ordinaire du clergé : « *De main en main vous est la lampe baillée* », nous dit-il au Chapitre XXXV de son *Tiers Livre*.

François Rabelais (1483-1553)



Comme en témoigne l'érudition de ses écrits, Rabelais fut un successeur de premier ordre de la tradition antique, c'est-à-dire un véritable *Homme de la Renaissance*. Il fut à la fois prêtre, médecin, archéologue, philosophe et écrivain. Ses lecteurs sont avertis dès le « Prologue » de *Gargantua*. Il ne faut juger un livre ni par son titre, ni par sa couverture... ni par sa surface. Il faut donc s'attendre à la présence de symboles et d'allégories. Cet outillage cryptique aura deux fonctions. Il dissimulera la présence de passages

« subversifs », capables de mener l'auteur au bûcher. Il fera signe au lecteur intuitif et un peu instruit, l'aidant à franchir le plan de lecture superficielle et à découvrir la *substantifique moelle* :

« ...par telles legiereté ne convient estimer les oeuvres des humains. Car vous mesmes dictes que l'habit ne faict point le moyne, et tel est vestu d'habit monachal, qui au dedans n'est rien moins que moyne... C'est pourquoy fault ouvrir le livre et soigneusement peser ce qui y est deduict. Lors congnoistrez que la drogue dedans contenue est bien d'aulture valeur que ne promettoit la boite, c'est-à-dire que les matieres icy traictées ne sont tant folastres comme le titre au-dessus pretendoit. » (Gargantua, Prologue de l'Auteur).

Gargantua

Que représente, par exemple, la glotonnerie de Gargantua et de ses congénères ? Peut-être s'agit-il de l'engloutissement de l'esprit lequel - d'après la Doctrine Secrète - « *dès qu'il descendit fut étranglé dans les replis de la matière* » (5). On peut supposer, en tel cas, que Messer Gaster personnifie le « Ventre » insatiable correspondant à la matérialisation progressive de l'univers et de ses créatures. Notons qu'il y aurait là l'équivalent de la première illustration du *Petit Prince* de Saint-Exupéry. Cette image, jugée « magnifique » par l'auteur, décrit un petit animal pris dans les *sept* replis d'un serpent qui va le dévorer. Elle peut donc symboliser l'évolution cyclique *septénaire* dont le parcours immense est tracé dans la « Doctrine Secrète ». L'évocation est la même chez Rabelais et chez l'auteur du *Petit Prince*. Il est question dans chaque cas de l'esprit de plus en plus souillé, entravé et neutralisé par la matière qui l'engloutit.

Certains critiques ont reproché à Rabelais la diminution progressive de ses géants et semblent croire qu'il a oublié de maintenir leur stature initiale. Il y a là un parfait exemple de *panneau* ésotérique dans lequel manquent rarement de tomber certains esprits sélectivement pointilleux, incapables d'entendre la *supplication* d'un auteur : « *Je vous supply, levez un peu vos esprits de terrienne pensée...* » (6). En fait, le rétrécissement des géants peut correspondre au processus de

condensation universelle de la matière au cours de la descente évolutionnaire. Toutes les traditions mythologiques que nous connaissons - y compris la Bible - mentionnent des ancêtres géants de l'humanité présente.

Panurge

Notons également dans les livres de Rabelais et de Saint-Exupéry la présence de l'emblème de la littérature ésotérique : symbole de l'infini, le serpent ou dragon formant un cercle en se mordant la queue. Rabelais évoque au Chapitre XI de son *Cinquième Livre*, « un dragon soy mordant la queue ». Saint-Exupéry décrit la rencontre du petit prince et d'un serpent amical sauvant l'arrivée sur Terre du petit voyageur et s'enroulant autour de sa cheville - comme un bracelet d'or - sans lui faire de mal. Tout cela est bien « amusant » au sens voltairien du terme. Voltaire aimait lui aussi le « *beau serpent de l'Égypte qui, en se mettant la queue dans la bouche, est le symbole de l'éternité, qui éclaire le monde dès qu'il ouvre les yeux, et qui l'obscurcit dès qu'il les ferme* » (7). Tout cela s'accorde avec la signification du personnage central de l'œuvre de Rabelais : *Panurge*. Nom splendide ! Il s'agit en effet de l'allégorie et de la destinée d'un être humain typique, capable de jouer des tours pendables mais également capable de perfection au terme de son évolution individuelle. Comme le note la « Dame Très Savante », auteur d'*Isis Dévoilée* et de *La Doctrine Secrète*, l'homme possède les principes de potentiel de perfection dès sa naissance (8). Comme son nom l'indique, Panurge fait partie du Grand Tout - *Pan* - en tant que particule humaine de l'Énergie - *ergon* - Cosmique. Sa perfection doit être réalisée au terme d'un long voyage à travers de nombreuses incarnations lors de l'union mystique de son être au principe divin. Cette union sera le « mariage » qui est le but de ses recherches et de ses aventures fantastiques. C'est également l'objectif des résidents de l'Abbaye de Thélème, gens toujours bien nés, c'est-à-dire porteurs du bagage karmique le plus positif. Rien ne saurait être plus logique que cette équivalence d'amour terrestre et d'amour divin pour ceux qui savent élever « un peu » leurs esprits au-delà « de terrienne pensée ». Comme le note Carl Jung au second chapitre de son livre intitulé *Flying Saucers (Soucoupes Volantes)*, « *Jadis, la sensation d'être pénétré par ou de recevoir la déité était allégorisée par l'acte sexuel* ». C'est pourquoi le « mariage » spirituel est un élément fondamental et abondant de *l'algèbre* verbale ésotérique. Libre à nous de lire, par exemple, *La Maison du berger* de Vigny de deux manières différentes : à titre d'histoire

touchante d'amour terrestre ou à titre d'invitation à l'amour mystique dont l'œuvre poétique de Vigny est empreinte. Il s'agit, dans ce dernier cas, de mystères révélés et d'horizons nouveaux.

Nulle personne avisée ne s'étonnera d'apprendre que Panurge sera d'abord frustré dans son espérance de mariage, c'est-à-dire de progrès spirituel, par un moine ou représentant de l'Église. L'obstacle sera de taille mais surmontable. En effet, il ne tient qu'à Panurge - et à ses « frères humains » - de persévérer en suivant le conseil de L'Oracle de la Dive Bouteille qui lui enjoint de *boire* aux sources de l'Esprit (et non pas la liqueur toxique dispensée par d'autres établissements). Le breuvage recommandé par les « contrebandiers » ésotériques est « l'élixir divin que boivent les esprits » célébrés dans *La Bouteille à la mer* de Vigny. C'est pourquoi les premières paroles de Gargantua : « A boire ! A boire ! », sont significatives. L'évolution humaine se situe entre ces deux *nécessités* de « boire » : l'*alpha* et l'*oméga* de la spiritualité. La première occasion correspond à la naissance, c'est-à-dire à l'incarnation ; l'autre à la transcendance du « moi » inférieur ou personnalité. Il s'agit d'un cours cyclique de *nécessité* personnelle passant du plan matériel le plus bas - le lait de Gargantua produit par 17.913 vaches - au plan des « spiritueux » les plus nobles. Tout cela mène éventuellement à l'initiation de Panurge par la prêtresse Bacbuc et à la perspective - toujours lointaine mais toujours présente - d'ultime libération.



De même que le « mariage » mystique, les spiritueux - de haute qualité - font partie de l'algèbre verbale des « contrebandiers » littéraires. Leur signification ésotérique très ancienne comporte les vertus symboliques du pain et du vin. La tradition chrétienne reconnaît la valeur du vin en tant que stimulant d'énergie spirituelle lorsqu'elle utilise ce breuvage dans ses rites de communion. H.P. Blavatsky note que les connaissances ésotériques sont symbolisées par le vin (9). C'est pourquoi la mystérieuse vieille femme « accable » Cunégonde et

son amant d'« eaux spiritueuses » lors de leur réunion du Chapitre VII de *Candide*.

L'épisode en question - qui semble ridiculiser et qui en fait ridiculise la comédie et la littérature larmoyantes - dissimule un concept important de la philosophie occulte : Isis Dévoilée = Vérité. La littérature ésotérique contient de nombreuses allusions au fait que la Vierge Marie de l'Église catholique n'est qu'une version « techniquement modifiée » de l'Isis égyptienne. H.P. Blavatsky note - non sans ironie - que « *Cyril, évêque d'Alexandrie, avait ouvertement embrassé la cause d'Isis, la déesse égyptienne, et l'avait anthropomorphisée en Marie, mère de Dieu* » (10). Dans une historiette intitulée *L'Almeh*, Vigny signale l'activité du Père Servus Dei, missionnaire jésuite qui habite dans les ruines de l'ancienne cité de Thèbes. Le brave homme porte un gros pinceau et un pot de peinture. Il contemple sur une fresque l'image de la déesse Isis. Il est également frappé par la représentation d'Osiris. Bien que dérangé et intimidé par la présence inattendue d'un spectateur, le bon Père, qui en était descendu, remonte, « *paisiblement en apparence, sur son échafaud de pierre, et prenant son pinceau, il se mit à barbouiller une croix dans la main d'Osiris* ». Notons en passant la présence de l'échafaud - et des *degrés de pierre* - allusion transparente à la

succession apostolique de l'Église romaine. Il y a là aussi une allusion probable au fait que certains papes de l'Église primitive étaient initiés (11). Le travail du jésuite est décrit :

« ... il examina quelque temps en silence la figure d'épervier qui formait la coiffure du divin personnage, et, poussant un léger soupir, il demeura un moment les bras croisés à le considérer attentivement. Enfin, prenant tout à coup son parti, il trempa et retourna longtemps un gros pinceau dans le pot qu'il avait apporté, et, le retirant tout gonflé d'une belle couleur d'ocre jaune, l'appliqua sur la muraille, et dessina un demi cercle autour de la tête d'Osiris ; puis, mettant tous ses soins à détacher le profil, et à cacher la tête d'épervier, il remplit la circonférence avec sa couleur pâteuse, de manière à former une sorte de lune derrière la tête et les épaules de l'ancien dieu de l'Égypte. Très satisfait de son ouvrage, il descendit de ses degrés de pierre... »

Le bon missionnaire ne peut résister à la tentation de "convertir" la déesse égyptienne. Les précédents ne manquent pas.

« *Croyez-vous, ... que ce soit une imprudence, ... que de transformer cette figure païenne en un saint Jean, selon l'usage de nos pieux frères de la primitive Église, qui n'ont eu qu'à ajouter une robe à ces images profanes d'Isis, que vous voyez ici près, pour en faire une représentation assez passable de la sainte Mère de Dieu ?* »

L'équation ésotérique - *Isis Dévoilée = Vérité* - est un élément crucial de la trilogie voltairienne formée par *Zadig*, *Candide* et *L'Ingénu*. Il s'agit dans chaque cas de l'histoire d'un couple central : l'Homme, Amant de la Vérité et sa Bien Aimée au cours des âges.

Zadig fut écrit en 1747, *Candide* en 1759 et *L'Ingénu* en 1767. Nul éclairage spécial n'est requis pour noter une seconde chronologie - de beaucoup la plus importante. L'histoire de *Zadig* se passe dans l'Antiquité, celle de *Candide* au cours du segment de l'ère moderne aboutissant à l'époque à laquelle vivait Voltaire. L'histoire de *L'ingénu* se déroule un peu plus tard, à la suite de ce qu'on appelle généralement l'Ère des Lumières. Ceci, par rapport à Voltaire, place *L'Ingénu* dans l'avenir, c'est-à-dire dans le domaine de la prophétie. Il y a lieu de se demander en vertu de quel principe certaines anthologies renversent non seulement la

chronologie de création des œuvres, mais aussi celle de leurs textes ; plaçant *Candide* en premier lieu et *Zadig* ensuite – ce qui rompt sans remède le fil d'Ariane vital de la trilogie.

Zadig

Le personnage de Zadig est un homme remarquablement sage, disciple de la philosophie zoroastrienne ésotérique laquelle, d'après H.P. Blavatsky, « ...est identique » à l'ésotérisme de « La Doctrine Secrète » (12). Son amante, Astarté, reine de Babylone, porte l'un des nombreux noms d'Isis, laquelle est elle-même l'équivalent mythologique de « Neith et de Diane » (13). L'Antiquité est décrite dans son ensemble comme toujours fidèle à l'Ancienne Sagesse ou Science-Religion. C'est pourquoi le lever du voile d'Astarté-Isis se fait dans des conditions relativement favorables : le voile d'Isis-Astarté est levé par la Bien-aimée elle-même. Les amants sont séparés par de nombreuses épreuves mais se retrouvent éventuellement malgré les influences hostiles qui se manifestent de plus en plus à mesure que la descente évolutionnaire suit son cours. Bien que la science et l'éthique de l'ancienne philosophie règnent toujours parmi les élites, le démembrement de l'Ancienne Science-Religion commence.

La décadence est évidente dans l'épisode de l'homme violent qui bat une femme accusée d'inconstance. Fidèle disciple de Zoroastre, Zadig « ne se vantait pas de mépriser les femmes et de les subjuguier ». C'est pourquoi, sans hésiter, il vient au secours de la victime. Bien qu'il n'ait pas encore atteint l'ultime perfection, Zadig représente – en un de ses aspects – un Sauveur ou Messie désigné dans la Doctrine Secrète par le nom DAG (14). Ainsi s'explique le fait que « *Jamais surprise ne fut égale à la sienne quand il vit les deux dernières lettres de son nom* » écrit sur le sable par Isis-Astarté.

Le DAG chaldéen et le Dieu hindou Vishnu sont deux versions de la même figure divine également représentée par l'homme-poisson mythologique Oannes (15). Les deux premières lettres du nom de *Zadig* correspondent en sens inverse à *alpha* et *omega*. L'ensemble suggère un Sauveur, un cycle complet et un *retour à la source*. Malheureusement pour le Sauveur, pour les autres Bons Samaritains et pour l'humanité tout entière, l'ère n'est pas favorable à leurs interventions. Dès qu'elle est libérée par Zadig de son tortionnaire *jaloux, vengeur, et traître*, qui ressemble de manière frappante au Dieu de l'Ancien Testament, *la femme battue* se lamente et maudit le Sauveur. Il y a là une allusion transparente

au Dieu biblique et au judaïsme, religion qui ne reconnaît pas le Messie dans la figure du Christ. La femme battue, nommée *Missouf* représente la version très inférieure - *Mis* - de *Sofia*, l'Ancienne Sagesse ou Science-Religion allégorisée par Isis-Astarté. Bien qu'elle soit tristement différente de son prototype, elle garde une vague ressemblance à la Reine de Babylone. Cet « air de famille » subsiste dans certaines écritures de la tradition Judéo-chrétienne. L'attachement de Missouf à l'être brutal qui l'opprime souligne l'aspect sadomasochiste et l'obsession *gynécophobe* du Vieux Testament. À lire le Pentateuque - et certaines autres « Écritures » plus ou moins religieuses - il semble souvent que la religion n'ait été inventée que dans un seul but : rendre la vie des filles d'Ève aussi misérable que possible. Une telle haine ne peut avoir que la *crainte* pour racine.

Le chapitre de *Zadig* intitulé *Le Souper* contient un épisode édifiant. Les invités au souper échangent leurs vues sur les divinités de leur choix. À l'exception de Zadig qui encourage la tolérance, aucun n'admet que les Dieux des autres méritent d'être adorés. La discussion s'anime :

« Vous vous trompez, dit un Chaldéen qui était assis auprès de lui [Zadig] ; c'est le poisson Oannès à qui on doit de si grands bienfaits, et il est juste de ne rendre qu'à lui ses hommages. Tout le monde vous dira que c'était un être divin, qu'il avait la queue dorée, avec une belle tête d'homme, et qu'il sortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut plusieurs enfants, qui furent rois, comme chacun sait. J'ai son portrait chez moi que je révère comme je le dois ».

Le Sauveur n'est pas reconnu par le « fidèle » qui se réclame de lui. Le fanatique ne se doute pas qu'une incarnation de l'objet de son culte se trouve tout près de lui. La courbe descendante de l'évolution et la décadence qui l'accompagne annoncent l'époque où un Sauveur - tel que le Christ - ne sera pas reconnu par la majorité de ses prétendus « disciples ». Les plus aveugles et plus stridents commettront les pires crimes en son nom.

L'aspect à la fois sinistre et ridicule du Dieu de l'Ancien Testament promu au rang d'Être Suprême, est également allégorisé par Itobad. La présence dans ce nom des trois lettres IAO confirme son identité de figure Jéhovique (16). Son vol de l'armure blanche de Zadig et l'imposture qui en résulte exposent et dénoncent l'« emprunt » massif

par les religions chrétiennes de rites, symboles et autres attributs du paganisme zoroastrien. Cette parabole voltairienne devait être reprise par H.P. Blavatsky au XIX^e siècle. « *Arborant les vêtements volés à la victime, le prêtre chrétien profère maintenant l'anathème contre cette victime avec des rites et cérémonies qui lui ont été enseignés par les païens eux-mêmes* » (17). Le même penchant pour le vol et l'imposture a élevé Itobad, sinistre lourdaud, au rang d'Être Suprême. Son caractère moins que divin et moins que royal se manifeste malgré lui dans ses propres paroles : « *Quelle aventure pour un homme comme moi !* ». Bien que les forces de déclin soient à l'œuvre, Babylone n'est pas encore prête à couronner l'usurpateur qui est vite démasqué, éconduit et qui, faute de mieux, retourne « *se faire appeler Monseigneur dans sa maison* ». Notons au passage que la Bible même semble admettre dans les *Psaumes* (18) que Jéhovah (Itobad) n'est qu'un Dieu parmi les dieux.

Le démembrement graduel de l'ancienne Science-Religion est ainsi marqué par l'apparence du judaïsme (Homme violent, Missouf, Itobad). Il se poursuit dans *Zadig* au chapitre intitulé *Le Brigand* lorsque paraît Arbogad, représentant l'Islam. Ce dernier rejeton de l'Ancien Arbre de Religion est présenté par Voltaire en termes savoureux. Arbogad est « un de ces Arabes qu'on appelle *voleurs* ». Sa base d'opérations est « un château assez fort » acquis par voie de fait. Son occupation préférée est le pillage. Il commande une petite armée de bandits qui détroussent les voyageurs. Il est également marchand d'esclaves. Il lui est même arrivé d'avoir, à son insu, parmi ses captives, Astarté, Reine de Babylone. Son attitude envers les femmes se résume par les paroles suivantes : « *J'ai pris plusieurs femmes dans mes courses ; je n'en garde aucune ; je les vends cher quand elles sont belles, sans m'informer de ce qu'elles sont. On n'achète point le rang : une reine qui serait laide ne trouverait pas marchand* ». Malgré ce dossier défavorable, Arbogad a des ambitions spirituelles, rêvant d'être comme le grain de sable d'une certaine légende qui finit par devenir diamant. Il semble donc éprouver un vague désir de perfection. Mais, la perfection reste hors de portée tant qu'il se livre à ses activités criminelles et à ses héroïques débauches. Il faut, pour acquérir « l'âme de diamant » que « *toute la personnalité soit en fusion avec les sixième et septième principes - ou Atma-Buddhi...* » (19). Arbogad n'est pas près d'accéder à ce niveau de sagesse. Comme le Chaldéen incapable de discerner la présence d'un Sauveur, il est incapable de discerner la véritable présence d'Astarté et, par conséquent de « lever le voile d'Isis ». L'aveuglement dont il souffre - comme la plupart de ses contemporains - est un symptôme inévitable, c'est-à-dire *nécessaire* de

la descente évolutionnaire et de la perte de spiritualité qui s'ensuit. À mesure que la courbe suit son cours, il devient de plus en plus difficile de maintenir un certain niveau de *vision*.

Il reste pourtant de rares personnes comme Cadore, fidèle ami de Zadig, être bon et éclairé. Son nom qui est l'anagramme de *Draco*, Dragon, reflète une distinction à la fois intellectuelle et spirituelle des anciens. « ... Serpent et Dragon étaient les noms donnés aux Sages, adeptes initiés » (20). Marcel Proust fut probablement inspiré par cette équivalence lorsqu'il prit note de l'opinion peu orthodoxe de M. de Charlus « lequel estimait qu'un dragon peut être quelque chose de fort beau » (21).

L'une des allégories principales de l'historiette de Voltaire est le singulier personnage rencontré par Zadig au chapitre consacré à *L'Ermite*. Malgré certaines différences, le passage porte la marque du fabliau intitulé *L'Ange et l'ermite*. Le nom de l'ermite de Voltaire est significatif. *Jesrad* suggère à la fois la Justice et la Roue (*rad* en Allemand) de Karma. L'étrange vieillard révèle à son compagnon les raisons pour lesquelles les destinées sont – non pas absurdes et injustes comme elles semblent l'être – mais les conséquences logiques et *nécessaires* de certains antécédents dont les plus importants sont les actes des êtres humains. Il démontre à son compagnon la réalité du lien crucial de cause à effet – lien en lui-même inscrutable qui donnera lieu dans *Candide* à l'un des refrains les plus ridiculisés de Pangloss. La somme des révélations de l'ermite de Voltaire frôle une définition de l'indéfinissable Force Motrice de l'Univers :

« *Karma est cette loi invisible et inconnue qui ajuste, sagement, intelligemment, et équitablement chaque effet à sa cause, renvoyant cette dernière à celui qui l'a produite. Bien qu'inconnaissable en elle-même, son action est perceptible* » (La Clé de la Théosophie, p. 152).

« la loi unique qui gouverne le Monde de l'Essence-KARMA. Exotériquement, ceci est simplement et littéralement action, ou plutôt une cause produisant un effet. Ésotériquement, c'est une chose très différente en ses aspects moraux très étendus. C'est la loi infaillible de RÉTRIBUTION. » (*The Secret Doctrine*, p.634, Vol. I)

H.P. Blavatsky évoque, avec un sourire avisé, les vues karmiques de Voltaire, *l'infidèle*, déclarant dans le *Dictionnaire Philosophique* que

« *Le hasard est un mot vide de sens. Le monde est arrangé selon des lois mathématiques* » (22).

Jesrad-Karma résume le même enseignement fondamental :

« *Il n'y a point de hasard* ».

À propos d'*action*, rappelons-nous Panurge dont le nom joint le concept du Grand Tout au concept de Force ou d'Énergie Cosmique (ergon). Le mot grec en question veut également dire « action ». Cela ne devrait pas nous surprendre. Pour Rabelais, comme pour Voltaire et comme pour H.P. Blavatsky, cette Énergie est la même. Là encore, dans les *belles lettres* dignes de ce nom, « *Il n'y a point de hasard* ». Rappelons-nous aussi le fabliau intitulé *Merlin (ou du vilain qui devient riche et puis pauvre)*, dans lequel le lien de cause à effet est inséparable de la Roue du Sort. « *Tu m'as trompé* » dit Merlin, « *la roue de la Fortune va tourner pour toi, et tu ne pourras pas t'en relever* ». Malgré le scepticisme de quelques critiques à l'égard de l'origine hindoue de certains fabliaux, on peut difficilement détacher les uns des autres les éléments significatifs de *roue*, de *cause* et d'*effet*.

L'importance de Jesrad-Karma se manifeste de manière dramatique lorsque l'étrange vieillard se transforme, devenant subitement un être jeune et radieux – « resplendissant de lumière » et, finalement, prenant « son vol vers la dixième sphère ». Le changement radical du mystérieux personnage reflète la transfiguration de l'entendement humain ; la vision pure soudain libérée des entraves de *Maya* par la lumière ou vision karmique. Comme le disait jadis l'élève d'un certain professeur : « Quand on l'a vue, il n'y a plus de retour en arrière possible » (“*When you've seen it, there's no going back.*”) Ce qui revient à dire comme le fait Voltaire au Chapitre III de *La Princesse de Babylone* : « *Peut-on vous avoir vue et ne pas vous revoir ?* » Ou, comme le dit Vigny dans *La Maison du berger* : « *Aimez ce que jamais on ne verra deux fois* ».

Missouf représente les aspects irrationnels de certaines versions du judaïsme et du Vieux Testament. Sa conduite se distingue par le manque de rapports logiques, c'est-à-dire par l'absence de liens de cause à effet et par l'absurdité, souvent criminelle, de pratiques dues à cette absence. Éventuellement, la doctrine de « rédemption » comportera le paiement par des êtres innocents pour les crimes des coupables. Telle sera – en son sens littéral – la doctrine de rachat de tous les péchés de

l'humanité par une crucifixion. Il y a là une opposition diamétrale au bon sens et à Karma. D'où le truchement d'un « Dieu » anthropomorphique arbitraire, à la fois vengeur et jaloux bien qu'infiniment bon. D'où la nécessité d'un Diable, *repoussoir* capable d'assumer – en cas de besoin – la responsabilité d'événements fâcheux. Le bref règne de Missouf – correspondant aux abus de « l'homme violent » (figure jéhovique) – est marqué par les aberrations suivantes :

« ... elle se livra sans crainte à toutes les folies de son imagination. Elle voulut obliger le chef des mages, qui était vieux et goutteux, de danser devant elle, et, sur le refus du mage, elle le persécuta violemment. Elle ordonna à son grand écuyer de lui faire une tourte de confitures... Elle donna la charge de grand écuyer à son nain et la place de chancelier à un page... » (*Le Basilic*).

Candide

La nature superstitieuse du manque de logique cause-effet ne saurait être mieux illustrée qu'elle l'est au Chapitre I de *Candide*. L'expulsion du Paradis Terrestre de Candide et de sa bien-aimée est une allusion très claire à la *Genèse* chrétienne, au fruit défendu de la Science et au mauvais caractère du *Seigneur* de *Westphalie*, c'est-à-dire du Dieu dont la figure rébarbative domine la théologie des nations occidentales. Quel rapport valable peut-il y avoir entre le fait que deux ancêtres problématiques ont mangé une pomme et la malédiction qui en résulte pour *toutes les générations humaines à venir* ? Les inventeurs de cette doctrine devaient penser – comme Hitler beaucoup plus tard – que plus un mensonge est grotesque, plus il a de chances d'être cru. Grotesques ou non, de telles énormités planent, plus ou moins clairement sur l'inconscient collectif du monde occidental chrétien. C'est en vain que Pangloss s'évertuera à proclamer qu'il n'y a point d'effet sans cause ou de cause sans effet. L'époque à laquelle il vit n'a que faire de Karma, de la Réincarnation ou du bon sens ; en un mot, de la Vérité. C'est pourquoi *Candide* ne comporte aucune figure comparable à Jesrad. Toute demande d'instruction karmique ira s'échouer sur une porte violemment fermée. Les diamants de Cunégonde qui formaient le collier symbolique de Sutratma-Réincarnation seront volés par un moine représentant l'Église (de même que les aspirations de « mariage » de Panurge avaient été longtemps « volées » par un autre moine représentant la même Église).

Malgré son apparence ridicule et lamentable, Pangloss est un Sage. Malgré les horreurs multiples et *normales* de la réalité ambiante, il a raison de dire et redire que « tout est au mieux » dans le meilleur des mondes possibles... Malheureusement, il ne peut pas compléter sa pensée en ajoutant – comme il voudrait le faire – « *dans les bas-fonds de notre cycle évolutionnaire* ». Le meilleur des mondes possibles à ce stade de l'évolution ne peut être qu'un monde affreux. Pangloss réussit pourtant à s'exprimer sans compromettre sa croyance véritable en invoquant le concept occulte de *nécessité* au cours d'une conversation dangereuse avec un représentant de l'Inquisition :

« *Un petit homme noir, familier de l'Inquisition, lequel était à côté de lui, prit poliment la parole et dit : Apparemment que monsieur ne croit pas au péché originel ; car si tout est au mieux, il n'y a donc eu ni chute ni punition. – Je demande très humblement pardon à votre Excellence, répondit Pangloss encore plus poliment, car la chute de l'homme et la malédiction entraînent nécessairement dans le meilleur des mondes possibles. – Monsieur ne croit donc pas à la liberté ? dit le familier. – Votre excellence m'excusera, dit Pangloss ; la liberté peut subsister avec la nécessité absolue ; car il était nécessaire que nous fussions libres ; car enfin la volonté déterminée...* »

La brusque interruption souligne – par une absence – l'essence inscrutable de Karma. Voltaire avait utilisé les trois points de suspension suggestifs relativement à Jesrad. Il devait également les utiliser au chapitre XI de *Candide* au terme d'une conversation sur la *nécessité* et sur le libre arbitre. Il s'agit dans chaque cas de l'éternelle énigme de la destinée ; énigme abordable jusqu'à un certain point mais... pas au-delà.

« Ô sujet d'épouvante à troubler le plus brave !
 « Question sans réponse où vos saints se sont tus !
 « Ô mystère, ô tourment de l'âme forte et grave ! »
 (*Les Destinées*, Alfred de Vigny)

La réponse de Pangloss au « petit homme noir, familier de l'Inquisition » reflète l'article de foi suivant : « *Dans la chute d'Adam nous devons voir, non pas la transgression personnelle de l'homme, mais simplement la loi de la double évolution* » (23). L'insistance de Pangloss sur la *nécessité* fait de lui le porte-parole de la Doctrine Secrète. La même nécessité cyclique régit tous les aspects de l'univers y compris l'évolution humaine. « *La philosophie enseigne que la nature ne laisse*

jamais son travail inachevé... Aucun être humain n'achève son grand cycle, ou cercle de nécessité avant que tout cela ne soit accompli » (24).

Candide trouve l'humanité au point le plus bas de la descente évolutionnaire. Certes, il y avait déjà dans *Zadig* des prêtres qui voulaient faire brûler le héros de l'histoire. Mais ils n'étaient ni assez nombreux ni assez puissants pour organiser des autodafés comme ceux – trop réels ! – qui devaient se produire plus tard *au nom du Christ*. Ces atrocités sont évoquées au Chapitre VI de *Candide* et sont dénoncées au siècle suivant dans *Isis Dévoilée* : « ... dans le bref espace de quatorze ans, Tomas de Torquemada, confesseur de la Reine Isabelle, fit brûler plus de dix mille personnes et condamner à la torture quatre-vingts mille autres » (25). Le comble de la superstition est illustré dans *Candide* au chapitre intitulé *Comment on fit un bel autodafé pour empêcher les tremblements de terre*. « ... il était décidé par l'université de Coimbra que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infailible pour empêcher la terre de trembler ». L'efficacité de la méthode est indiscutable : « Le même jour, la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable ».

Seule consolation possible pour l'humanité souffrante : on ne peut pas tomber plus bas. Comme le note H.P. Blavatsky, « *Nous sommes au fond d'un cycle et évidemment en phase de transition* » (26). L'espèce humaine traverse une période de Perfection dans le Mal.

Dans un tel monde où les pôles de décence et de raison sont inversés, il est *normal* que l'on brûle et torture des dizaines de milliers de personnes. Il est *normal* que Pangloss soit méconnaissable en tant que sage. Il est également normal et *prudent* qu'il le soit. Il est lui-même contaminé par la vérole omniprésente – théologie toxique – version mutilée et pervertie de l'ancienne Science-Religion. Son nom qui joint le concept d'universalité – *Pan* – au concept de langues multiples – *gloss* – le relie à la croyance jadis universelle de la Doctrine Secrète. Le démembrement graduel de cette doctrine est symbolisé dans la Bible par la confusion relative à la Tour de Babel (27). L'équivalence de théologie chrétienne et d'infection affligeant toutes les couches sociales du monde occidental est établie par Voltaire dans une historiette intitulée *L'Homme aux quarante écus* : « *Les Turcs appellent la vérole le mal chrétien, et cela redouble le profond mépris qu'ils ont pour notre théologie* ». (*De la vérole*)

Bien qu'elle soit inimaginable pour la vaste majorité des hommes, la réalité occulte de *Pangloss Initié* finit par émerger au Chapitre XXVIII de *Candide* lorsque son « cadavre » est préparé pour une dissection. « *Un chirurgien acheta mon corps, m'emporta chez lui, et me disséqua. Il me fit d'abord une incision cruciale depuis le nombril jusqu'à la clavicule... L'incision cruciale me fit jeter un si grand cri que mon chirurgien tomba à la renverse, et, croyant qu'il disséquait le diable, il s'enfuit en mourant de peur, et tomba encore sur l'escalier en fuyant* ».

Jadis en Égypte et aux Indes, le candidat à l'initiation était placé sur une couche en forme de Tau. Une croix était placée sur sa poitrine. D'où la présence de Pangloss sur une « *couche* » médicale et d'où l'incision *cruciale*. La croix « *était placée sur la poitrine de l'initié, quand sa nouvelle naissance était accomplie... C'était un signe mystique que sa naissance spirituelle avait régénéré et uni son âme astrale à son esprit divin...* » (28). En somme, l'épisode bizarre de la « dissection » de Pangloss comporte un baume et une vive lueur d'espoir. Malgré l'apparence, le représentant « défunt » de l'Ancienne Sagesse survit. Et, s'il survit dans le meilleur des mondes possibles sous le règne de l'Inquisition, le trésor de vérité qu'il porte en lui doit être indestructible ! L'étrange « renaissance » de Pangloss suggérant l'initiation sert également à rendre hommage aux courageux « contrebandiers » de Vérité : Templiers, Cathares et autres porteurs successifs du fardeau le plus précieux et le plus dangereux - qui ait jamais existé. « *De main en main* » - *au cours des siècles* - *leur fut* « *la lampe baillée* ».

Le *grand cri* de Pangloss rappelle le *grand cri* du Christ expirant sur la croix. Il évoque également la forme et la signification frauduleuses attribuées par l'Église à l'exclamation *Lamma Sabachtani* ! D'après l'Édition Adyar de *La Doctrine Secrète*, le mot *Sabachtani* est grossièrement modifié. Loin d'être une expression de désespoir, le *grand cri*, était à l'origine la prière d'actions de grâces du néophyte. « Bref, la signification véritable est *exactement le contraire de celle qui est donnée*, « *Mon Dieu, mon Dieu, comme tu me glorifies !* » (29). Notons au passage que la formule authentique se trouve - *en toutes majuscules* - au Chapitre XXIV de *Pantagruel* : « LAMAH HAZABTHANI ! »

Que devient le couple allégorique central de la trilogie voltairienne dans les bas-fonds de notre cycle évolutionnaire ? De même que Pangloss, il est *nécessairement* méconnaissable au premier abord. Candide est présenté comme un brave garçon sans distinction

intellectuelle comparable à celle de Zadig. Il a pourtant un certain désir de savoir et met de la bonne volonté à s'instruire sous la direction de Maître Pangloss. Il lui arrivera parfois, au cours de ses nombreuses aventures, de douter des enseignements de son maître. Qui donc pourrait lui lancer la première pierre ? Qui donc à sa place, recevrait comme évangile la croyance que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles lorsque tout semble n'être qu'horreur et calamité ? La vertu principale de Candide est l'amour fidèle qu'il éprouve pour Cunégonde laquelle finira par ne plus être qu'une version mutilée, corrompue, aigrie, avachie, bref hideuse de l'ancienne Science-Religion.

La jeune fille n'évoque ni Science ni Sagesse lors de sa présentation au premier chapitre de *Candide*. Elle a pourtant le désir d'être « savante ». Son premier portrait nous la décrit ainsi : « *Cunégonde, âgée de dix-sept ans, était haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante* ». Elle semble correspondre à une certaine religion, « cette religion de sensualité *par excellence*, le Catholicisme Romain » (30). Réflexion faite, que deviendraient cette Église et sa progéniture de sectes sans la sensualité, c'est-à-dire sans le péché ? Que deviendraient les enseignants s'il n'y avait pas d'ignorants... les médecins sans malades ? Les juges et avocats sans escrocs et sans criminels ? Ce serait soit la fin du monde que nous connaissons soit l'avènement d'un monde meilleur comme celui de l'Abbaye de Thélème où il n'y a ni moines ni prêtres ou comme l'Eldorado de *Candide* où le héros de l'histoire se trouve « *en extase* » dans « *une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instruments de mathématiques et de physique* ». Là non plus, comme le déclare un vénérable résident de la Terre Bénie, il n'y a pas de bonzes tout-puissants ou de « directeurs de conscience ». « *Quoi ! Vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, et qui font brûler les gens qui ne sont point de leur avis ? - Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard* ».

La généalogie de Candide occupe les premières lignes de l'histoire portant son nom. Les opinions de ses proches varient sur son lignage. Personne ne sait exactement ce qu'il en est. D'ailleurs, cela a peu d'importance pour le futur Amant de la Vérité. Il est plus important et plus difficile de rattacher le premier portrait de Cunégonde à l'idée d'Isis-Astarté. Le prénom plutôt ridicule – qui donc s'appelle Cunégonde de nos jours ? – semble n'avoir aucun rapport avec l'amante de Zadig. Il a cependant pour origine le mot grec qui est la racine de l'adjectif *cynégétique* ; terme relatif à la chasse. (L'épithète en question évoque

également la Constellation du Chasseur et l'étoile Sirius, lesquelles sont liées à DAG et Isis dans la mythologie mondiale et, avec une fréquence remarquable, dans *Zadig*). Or, la Déesse aux titres multiples possède entre autres noms ceux de Neith et Diane, cette dernière étant la Déesse de la Chasse. En somme, toute la série de noms d'Isis, Astarté, Neith, Diane, etc. correspond à certains aspects de la même figure mythologique. Candide lève le voile d'Isis quand il lève le voile de Cunégonde.

Loin d'avoir lieu, comme dans *Zadig*, en plein jour, dans la nature, le lever du voile de Cunégonde a *nécessairement* lieu dans un endroit retiré, dans le plus grand secret. La mystérieuse vieille qui a aidé Candide et qui l'a réuni à son amante, lui donne l'ordre de lever le voile... ce qu'il fait. Les temps sont loin où la Déesse levait le voile elle-même. La signification profonde du passage est voilée par un pastiche de la littérature larmoyante :

« ... ils arrivent à une maison isolée, entourée de jardins et de canaux. La vieille frappe à une petite porte. On ouvre, elle mène Candide, par un escalier dérobé, dans un cabinet doré, le laisse sur un canapé de brocart, referme la porte, et s'en va. Candide croyait rêver, et regardait toute sa vie comme un songe funeste, et le moment présent comme un songe agréable. La vieille reparut bientôt ; elle soutenait avec peine une femme tremblante, d'une taille majestueuse, brillante de pierreries et couverte d'un voile. "Otez ce voile" dit la vieille à Candide. Le jeune homme approche, il lève le voile d'une main timide. Quel moment ! Quelle surprise ! Il croit voir Mlle Cunégonde ; il la voyait en effet, c'était elle-même. La force lui manque, il ne peut proférer une parole, il tombe à ses pieds. Cunégonde tombe sur le canapé. La vieille les accable d'eaux spiritueuses ; ils reprennent leurs sens, ils se parlent... »

Le passage en question se trouve au Chapitre VII. Il se peut que ce chiffre ne soit pas un effet du hasard. Quoi qu'il en soit, la double mention du « canapé » n'est pas fortuite. On retrouve d'ailleurs ce meuble remarquable à la fin du chapitre suivant lorsque les deux amants *« se replacent sur ce beau canapé dont on a déjà parlé »*. On imagine sans peine le sourire de Voltaire écrivant ces mots.

La question de l'identité de Cunégonde pose certains problèmes lorsque le couple allégorique fait face au redoutable gouverneur de Buenos Aires :

« *L'air dont il fit cette question alarma Candide : il n'osa pas dire qu'elle était sa femme, parce qu'en effet elle ne l'était point ; il n'osait pas dire que c'était sa sœur, parce qu'elle ne l'était pas non plus, et quoique ce mensonge officieux eût été autrefois très à la mode chez les anciens, et qu'il pût être utile aux modernes, son âme était trop pure pour trahir la vérité* » (Ch. XIII)

« Trahir » Cunégonde serait « trahir » la vérité. Deux équations s'imposent : Cunégonde Dévoilée = Isis Dévoilée = la Vérité (avec un V majuscule).

La Vérité allégorique souffre de plus en plus à mesure que se déroulent son histoire et l'histoire de son Amant. Ayant enduré les horreurs de la guerre, la perte de sa famille et du domaine familial, le rapt, l'esclavage et des tourments de toutes sortes, Cunégonde se trouve dans une situation délicate lors de sa première réunion avec Candide. Elle partage ses faveurs, sans enthousiasme, entre le Grand Inquisiteur et le Juif don Issacar. La fin du Chapitre VIII signale l'arrivée de ce dernier : « *C'était le jour du sabbat.* » Il y a là deux allusions transparentes à la « prostitution » de l'Ancienne Sagesse partiellement piratée et totalement dégradée par le judaïsme et le catholicisme.

La première mutilation de Cunégonde-Vérité fut la disparition de ses diamants volés par un moine, c'est-à-dire l'escamotage du collier de Réincarnation. L'Église qui avait d'abord enseigné le dogme de Réincarnation avait rejeté cet article de foi. Le changement fut effectué par deux Conciles réunis à Constantinople. Le dernier en date, le Concile de Nicée, eut lieu en 787. L'absence de Jesrad-Karma fut ainsi complétée par l'absence de la Réincarnation. L'Église régnait déjà au moyen du dogme de culpabilité innée ou péché originel. Le changement lui permit de consolider son règne par la terreur. D'où les inventions du Diable et de l'Enfer. Sans l'enfer, dit Anatole France, le Bon Dieu ne serait qu'un pauvre diable et tous les galopins des rues iraient lui tirer la barbe. Sans le diable, confesse un prélat éminent, « *l'élimination de Satan de la théologie serait mortelle pour la perpétuité de l'Église* » (31).

Le symbolisme du Collier est d'origine hindoue :

« *Dans le livre sacré de l'Inde, il est dit que ce qui subit l'incarnation périodique est le sutratma, ce qui signifie littéralement « le*

fil âme ». C'est un synonyme de l'Ego se réincarnant ... il est ainsi appelé parce que, comme les perles sur un fil, telle est la longue série de vies humaines enfilée ensemble sur ce fil... » (La Clé de la Théosophie, pp. 162-63)

Le « fil » est également désigné par l'expression « fil d'or » lorsque, dans certaines conditions, la vision de toutes ses « perles » lui est brièvement accordée : « *Le fil d'or voit toutes ses perles et n'en rate pas une seule* ».

Le collier volé à Cunégonde avait été dépecé et vendu. Il ne devait pas reparaître dans le cadre historique de *Candide*. À la suite de multiples aventures, le couple allégorique formé par l'Amant Fidèle de la Vérité et par la Version Avariée de l'Ancienne Sagesse se retrouve enfin, comme *par hasard*, à Constantinople, site du Concile destructeur du Collier. Les nouvelles de Cunégonde ne sont pas brillantes : « *Elle lave les écuelles sur le bord de la Propontide, chez un prince qui a très peu d'écuelles, elle est esclave... mais ce qui est bien plus triste, c'est qu'elle a perdu sa beauté et qu'elle est devenue horriblement laide. Ah ! belle ou laide, dit Candide, je suis honnête homme et mon devoir est de l'aimer toujours* ». Candide et ses compagnons arrivent à la maison du maître de l'esclave. La réunion ardemment souhaitée manque de charme :

« *Les premiers objets qui se présentèrent furent Cunégonde et la vieille, qui étendaient des serviettes sur des ficelles pour les faire sécher* ».

Le collier n'est plus. Le « fil d'âme » est piteusement « remplacé » par une série de ficelles. Les perles ou pierres précieuses de l'ancien collier ont disparu. Elles ont perdu leur « fil d'or » et avec lui, toute signification. Chaque existence humaine est endurée sans conscience de sa longue série de vies révolues et de vies à venir. La perspective de progrès et d'ultime perfection est remplacée par l'annulement total du passé et, pour l'avenir, par le cauchemar toujours présent de tortures infernales sans fin. L'espoir de rédemption et de prétendu salut réside dans une éternelle lessive, toujours à refaire. Le meilleur homme du monde peut aller en Enfer s'il ne se trouve pas *en état de grâce* quand il meurt. Le pire criminel peut aller droit au Paradis s'il a la chance de mourir au sortir du confessionnal. On comprend sans peine que l'amant dévoué de la Vérité n'ait aucune envie d'épouser une telle « Cunégonde ».

L'identité allégorique de Cunégonde est confirmée lorsque Candide est attiré dans un piège où il croit pouvoir retrouver sa bien-aimée. Ayant reçu une missive annonçant que Cunégonde souffrante se trouve à Paris, il se précipite au chevet de la malade. À l'encontre des « lettres » – littérature – de la véritable Cunégonde qui ont la réputation méritée d'être « charmantes », l'« Écriture » dont il s'agit est l'œuvre de faussaires. La réalité est découverte lorsque la prétendue Cunégonde se montre incapable de parler et de supporter la lumière – « *la lumière la tue* ». La parabole voltairienne anticipe une constatation faite au siècle suivant : « *La vraie philosophie et la divine vérité sont des termes interchangeables. Une religion qui craint la lumière ne peut pas être une religion fondée sur la vérité ou sur la philosophie... d'où elle doit être fausse* » (32). L'un des sinistres individus impliqués dans l'affaire de la fausse Cunégonde est un abbé Périgourdin. Il y a là une allusion à la Croisade des Albigeois, jihad chrétienne sans égale pour la férocité.

L'odyssée de la vieille femme ressemble à l'histoire de Cunégonde-Vérité. Là encore on trouve le thème douloureux de « grandeur et décadence ». Cunégonde adolescente est la fille d'une *matérialisation* imposante, légitime compagne du Seigneur jéhovique de Thunder-ten-tronckh. Dans un milieu de plus en plus matériel et de plus en plus matérialiste, cette baronne qui pèse trois cent cinquante livres est hautement respectée du fait de sa stature. L'enfance de sa fille s'était écoulée au château familial qui semblait être le plus beau château du monde. De son côté, la vieille femme avait passé sa jeunesse dans le luxe et dans l'admiration que lui valaient son rang social et surtout sa beauté. « *Les femmes qui m'habillaient et me déshabillaient tombaient en extase en me regardant par-devant et par-derrrière* ». L'ensemble de la formule : « *lever de voile* » plus « *extase* » suggère l'initiation. La future vieille était fille d'un pape fictif et d'une princesse de Palestrine. Le pape fictif plus ou moins marié au patrimoine impressionnant de son épouse est une allusion probable au fait que certains pontifes de l'Église primitive étaient initiés. La suite de l'histoire de la vieille femme est une litanie de misères comportant le rapt, l'esclavage, la mutilation et d'autres atrocités. Comme dans l'histoire de Cunégonde, le bien-être initial est brutalement détruit par des intrigues meurtrières, par des guerres et par d'autres bouleversements.

Le lignage de la vieille femme est nettement antérieur et supérieur aux titres de « noblesse » de Cunégonde. En outre, le côté maternel de

sa généalogie est supérieur au côté paternel représenté par le pape imaginaire. La princesse de Palestrine est apparentée à l'Ancienne Égypte et, au-delà de l'Égypte, à l'Atlantide. Palestrine ou Préneste est une ville connue pour ses anciens monuments Cyclopéens, notamment pour son Temple de Poséidon, figure mythologique symbolisant l'Atlantide dans un de ses aspects. La princesse possède une « propriété » à Gaète, ville jadis gouvernée par des *hypates* ou consuls héréditaires. L'allusion probable aux *hypates* évoque Hypatia, femme remarquable qui enseignait l'astronomie et les mathématiques à l'École néo-platonicienne d'Alexandrie au début du quatrième siècle. C'est précisément de cette École, allégorisée par la mère de la future vieille, qu'il s'agit au Chapitre XI de *Candide*. Belle jusqu'à la mort, elle est tuée par les pirates qui l'ont enlevée ainsi que sa fille. Cette beauté durable vouée à une destruction imminente est sauvée au passage suivant d'*Isis Dévoilée* : « *Jamais l'École néo-platonicienne n'atteignit un sommet philosophique aussi élevé que lorsqu'elle était proche de sa fin* » (33).

Hypatia avait pour ennemi acharné Cyril, évêque d'Alexandrie « *dont elle éclipsait l'éloquence, et dont l'autorité bâtie sur des superstitions dégradantes, devait céder à la sienne, érigée sur le roc de loi naturelle immuable* » (34). Le meurtre d'Hypatia fut manigancé par Cyril dont l'autorité ne pouvait survivre au lever de certains voiles.

« *Au début du quatrième siècle la foule se mit à s'assembler à la porte de l'académie où la savante et infortunée Hypatia énonçait les doctrines du divin Platon et de Plotin, et entravait ainsi le progrès du prosélytisme chrétien. Elle dissipait trop bien la brume masquant les mystères religieux inventés par les Pères, pour ne pas être considérée dangereuse* ». (*Isis Dévoilée*, p. 252, Vol. 2)

Hypatia devint ...

« *...une masse méconnaissable de chair et de sang, réduite à l'état de bouillie sous les coups de Pierre le Lecteur - ... son jeune corps innocent mis en pièces, la chair arrachée aux os, au moyen de coquilles d'huîtres et ses restes jetés au feu par ordre du même Evêque Cyril ... - Cyril, le Saint CANONISÉ !* » (*Isis Dévoilée*, pp. 52-53, Vol. 2).

Notons au passage l'hommage de Marcel Proust à la martyre « Hypatie » qui « voyait... sous ses pieds rouler les mondes » (35).

La Perfection dans le Mal persiste aux Chapitres XI et XII de *Candide*. Laisée pour morte sur un tas de morts à la suite d'une bataille, la jeune fille, et future vieille, recouvre l'usage de ses sens lorsqu'un homme qui la prend pour un cadavre essaie de la violer. Bien qu'initialement surprise d'entendre le « langage » familier de sa propre religion, elle constate que le malfaiteur qui l'a choisie pour victime est rendu impuissant par son affiliation à l'Église. L'homme est un musicien dont la voix pure de l'enfance a été préservée au prix de sa virilité. Bref, le *castratus* a « perdu la clé » et se lamente. « *Méconnaissable, mutilée, défigurée, la version la plus récente et la plus dégradée de la Vérité reste inviolable pour le scélérat* ». Il y a là un parallèle à la « résurrection » de Pangloss. La Vérité qui semblait morte survit malgré tout. Sa survivance dans un tel monde la prouve indestructible. Une fois de plus, une parabole voltairienne devait trouver un écho au siècle suivant :

« Si l'étude de la philosophie Hermétique n'offrait aucun autre espoir de récompense, il serait plus que suffisant de savoir que par elle nous pouvons apprendre avec quelle perfection de justice le monde est gouverné. Un sermon sur ce texte est prêché par chaque page de l'histoire. Parmi toutes ces pages il n'y en a point qui comporte de moralité plus profonde que le cas de l'Église romaine. La loi divine de compensation (Karma) ne fut jamais illustrée de manière plus frappante que dans le fait que, par sa propre action, elle s'est privée de la seule clé possible de ses mystères religieux... elle a perdu la clé, répétons-le. Autrement, nulle puissance terrestre n'aurait pu la vaincre et, à l'exception d'une connaissance superficielle des moyens de produire des miracles, son clergé ne peut aucunement se comparer aux hiérophantes des temps anciens ». (*Isis Dévoilée, pp.120-21, Vol. 2*)

La destruction systématique de documents et de savants dangereux pour son entreprise est la Némésis de l'Église ! Par contre, l'ancienne Science-Religion doit *nécessairement* survivre.

« ... pour citer le sage Gamaliel, s'adressant au Synedrion : Si cette doctrine est fausse elle périra et tombera d'elle-même ; mais si elle est vraie, alors - elle ne peut pas être détruite ! » (*The Secret Doctrine, p. 50, Vol. V - Adyar Edition*)

Les trois héroïnes principales de *Candide* représentent les versions successives, de plus en plus défigurées de l'ancienne Science-Religion-Vérité. De même que la païenne Astarté, à laquelle elle succède, la mère

de la future vieille femme - l'École néo-platonicienne d'Alexandrie - reste jusqu'à la mort héritière d'un riche patrimoine qui lui confère sa beauté durable. Emportée par le courant descendant de l'évolution cyclique, sa fille ne tarde pas à perdre ce qu'il lui restait de plus précieux. Finalement, Cunégonde devient une figure pathétique ; une théologie de plus en plus acariâtre et de plus en plus repoussante, victime d'un judaïsme radical, d'une Inquisition diabolique et d'autres maquignonnages plus ou moins religieux.

À cette trinité féminine allégorisant trois phases successives d'un même processus correspond une trinité masculine formée par Candide, Cacambo et Martin. Cacambo représente le vestige d'héritage païen qui sommeille dans un esprit « Westphalien » tel que l'esprit de Candide. Il représente aussi la supériorité de l'instinct sur ce qui passe souvent pour « raison » ainsi que la simplicité parfois judicieuse de son maître. Il est au comble du bonheur et de la compétence près du Pérou, son pays d'origine, lors du séjour en Eldorado. Il est alors l'interprète de Candide. Martin représente le côté sceptique, analytique et légèrement cynique de l'Européen Amant de la Vérité. Logiquement, de même que Cacambo domine en Eldorado, Martin devient dominant lorsque Candide reprend le chemin de l'Europe.

L'identité du frère de Cunégonde échappe à l'allégorie car elle est parfaitement claire. Le jeune homme est un jésuite qui lui aussi a la vie dure. Ses « résurrections » semblent refléter le fait que les jésuites furent plus d'une fois expulsés de France sans que leur Ordre ait été détruit. Voltaire mentionne au début de *Micomégas* le collège de jésuites d'une certaine planète qui se trouve dans le voisinage de Sirius. Comme un essaim de créatures nuisibles, l'Ordre de la *Compagnie de Jésus* est un peu partout. Le rôle de son représentant dans l'histoire de *Candide* est lui aussi parfaitement clair. Il est et restera toute sa vie l'ennemi acharné du « mariage » de l'Homme Amant de la Vérité et de sa Bien-Aimée. « *Tu peux me tuer, encore, dit le baron, mais tu n'épouseras pas ma sœur de mon vivant* ».

L'Ingénu

Le couple allégorique central de la trilogie se retrouve dans *L'Ingénu* sous la forme du personnage principal - un « Huron » nommé Hercule et saint Yves. L'histoire semble se dérouler à une époque qui suggère le XIX^e siècle. C'est donc une prophétie par rapport à Voltaire. La

courbe de l'évolution cyclique commence sa longue remontée. Les horreurs flagrantes de l'Inquisition ont pris fin. Certains représentants de la « Bonne Église », tels que les *Kerkabons* sont des êtres véritablement bienveillants. Mais les puissances de l'extrémisme religieux sont loin d'être mortes. Elles restent d'autant plus dangereuses qu'elles ont appris à mieux cacher le sens véritable de leurs activités qui est - comme toujours - la conquête du monde. Leurs charités calculées porteront bientôt le masque d'entreprise humanitaire. Le jésuite frère de Cunégonde a trouvé un successeur - comme lui non allégorisé - en la personne du Père Tout à Tous. Saint Yves est la nouvelle incarnation de la Vérité résurgente. Elle ne ressemble nullement à Cunégonde vieillissante. Elle n'a rien non plus de sa passiveté. Elle fait preuve d'intelligence et de courage quand elle parvient à libérer son Amant captif, Hercule représentant l'Humanité Souffrante. Le prix de la libération est le consentement de saint Yves à un acte de prostitution. La jeune héroïne n'est pas voilée. Pour la première fois depuis le début de l'ère Chrétienne, l'essence de l'Ancienne Sagesse - ou Doctrine Secrète - est « dévoilée », disponible en imprimé pour tous les chercheurs de Vérité de la *Westphalie*. L'épisode de prostitution - un *désastre* - suggère une *descente* ou réincarnation volontaire. La somme de ces faits semble viser une personnalité future et précise. Serait-il insensé de supposer qu'il s'agit peut-être de H.P. Blavatsky ?... Car enfin... « *Le métier de prophète a du bon* », dit Voltaire qui semble en avoir su quelque chose : « *La preuve en est que beaucoup de gens s'en mêlent* » (36).



Le collier volé de Cunégonde se retrouve en place centrale dans l'œuvre d'Alfred de Vigny qui en fit « le mot de notre énigme poétique » :

« Les masses méritent l'amour et la tendre pitié des poètes ; elles n'ont pas le temps, étant pressées de travailler pour vivre, elles n'ont pas le temps de chercher le mot de notre énigme poétique. Les masses ne lisent que dans les moments perdus, et elles n'ont pas de moments à perdre, si ce n'est à de rares intervalles, quand la terre se repose. C'est ici que tu es coupable, ô

poète ! Eh ! Qu'importe l'admiration, à toi qui dois être plus que toute la terre ? Ne vois-tu pas les générations futures courbées à la lueur des lampes sur la lecture de tes œuvres, et fais-tu si peu de cas d'elles et de toi qu'il te soit indifférent de penser qu'elles pourront se méprendre sur le jugement que tu prononces ? Je pense que la Destinée dirige une moitié de la vie de chaque homme et son caractère l'autre moitié ». (Journal d'un Poète, 1849).

Le bijou symbolique de Karma-Sutratma se trouve dans le poème intitulé *Les Destinées*. L'Ancien et le Nouveau Testament sont comparés. La venue du Christ porteur d'un message de fraternité a légèrement soulagé les misères de l'humanité qui endurait les rigueurs d'un esclavage sans fin concevable. Malgré cet adoucissement, l'humanité reste plongée dans les ténèbres de l'ignorance :

« Oh ! dans quel désespoir nous sommes encor tous !
 « Vous avez élargi le COLLIER qui nous lie,
 « Mais qui donc tient la chaîne? Ah! Dieu juste est-ce vous ? »

La double valeur du COLLIER – carcan d’esclavage au niveau littéral, splendide bijou libérateur au plan plus élevé – dépend, pour être saisie, de l’aptitude du lecteur. Contrairement à ce que prétendait jadis un certain professeur de littérature, les majuscules du mot COLLIER ne sont pas là par hasard ou par caprice de l’auteur mais pour forcer l’attention. Le lecteur capable de percevoir le double niveau de signification du COLLIER est frappé par la transfiguration de la totalité du texte lorsque le COLLIER et la Chaîne assument leur valeur cachée de KARMA-SUTRATMA. Le poème devient alors messager d’une *véritable* « Bonne Nouvelle » également proclamée dans *Paris*, autre œuvre de Vigny. Dans ce dernier poème, L’Évangile voilé se révèle dans un cri révolutionnaire : *Tous seront appelés et tous seront élus* ! En effet, le Collier et la Chaîne sont incompatibles avec le Diable, l’Enfer et tous les autres cauchemars de l’arsenal des théocraties du monde occidental. Le changement de perspective est de même nature que l’illumination soudaine signalée dans *Zadig* relativement à Jesrad, l’étrange ermite allégorisant Karma.

Le Bijou ou COLLIER de Vigny est en quelque sorte « encadré » ou serti entre deux allégories féminines dont chacune est le sujet d’un poème distinct.

Comme le titre l’indique, *La Colère de Samson* est inspirée par le Chapitre 16, Section *Juges*, de l’Ancien Testament. Bien que l’ensemble de l’histoire reste la même que dans la Bible, le poème de Vigny contient plusieurs irrégularités grammaticales qui tendent à dé-féminiser Dalila et à en faire un symbole personnifié, c’est-à-dire une allégorie. « *Ô symbole redoutable de la femme, maîtresse perfide qui livre à ses ennemis celui qui l’aimait, livre les secrets de sa conscience ou de son génie, le vend à ses adversaires, lui si grand, si fort qu’il n’est vulnérable que par elle* ». Cette observation qui date du 27 novembre 1835 avait été faite bien avant la publication du poème, laquelle eut lieu en 1839. Loin d’être le cri de haine d’un misogyne, *La Colère de Samson* est un commentaire sur « *l’éternel frottement de l’homme-esprit et de l’homme matière, rude étreinte dans laquelle le premier doit longtemps encore succomber* » (37). Dans cet éternel conflit *interne*, Dalila joue le rôle du principe inférieur – l’« homme matière ». Le 7 avril 1839, Vigny notait dans son *Journal* : « *Depuis longtemps j’avais le sentiment de la conception de ce*

poème dans la tête». Il y a donc lieu de douter de l'interprétation officielle selon laquelle le poème est le cri de haine d'un amant trahi. Bref, malgré l'apparence trompeuse de l'œuvre, il ne s'agit pas de la rupture de Vigny avec sa supposée maîtresse, l'actrice Marie Dorval, mais d'un projet poétique longtemps médité. La prétendue rupture avait eu lieu en 1838. Vigny semble avoir exploité le potentiel de camouflage de cette chronologie. Bref, la signification allégorique de Dalila est celle du côté faible et vulnérable de l'être humain le plus fort. Elle est soulignée par la description détaillée de la beauté sensuelle de la jeune femme et surtout par le vers final du poème qui fait d'elle la personnification de Maya, l'illusion des sens physiques, forcée de s'incliner enfin devant la Vérité. Le triomphe apparent de Dalila est une défaite. Son pouvoir est détruit lorsque Samson devient aveugle :

« ... Dalila, pâle prostituée, Couronnée, adorée et reine du repas, mais tremblante et disant : « IL NE ME VERRA PAS ! »

La nature mayavique de Dalila est éventuellement reconnue par Samson :

« Donc ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas ! »

Eva occupe l'autre volet du diptyque féminin de l'œuvre poétique de Vigny. Elle allégorise le principe supérieur diamétralement opposé à Dalila. C'est à elle que sont dédiés *La Maison du berger*, *L'Esprit pur* et, malgré l'apparence, *La Bouteille à la mer*. Nulle description de charmes physiques comparable à la description de Dalila ne se trouve dans ces poèmes. Il s'agit de la spiritualité que Vigny évoque fréquemment lorsqu'il salue *l'aristocratie de l'intelligence*. Cette faculté à la fois objective et transcendante sera la source d'exploration de la littérature ésotérique. Elle fournira l'éclairage nécessaire pour faire connaître les « contrebandiers » inspirés dans leur grandeur et leur intégrité.

*« Eva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ? »*

*« Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui. »*

*« C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement... »*

Bref, sur le plan littéral, la *Lettre à Eva* est une invitation à une fête amoureuse. Au plan ésotérique, elle invite le lecteur à des agapes spirituelles capables de produire de nombreux « levers de voiles ». Grâce à elle, Eva, l'humanité souffrante finira par se libérer elle-même de ses faux dieux et de ses fausses croyances : « *Il existe une Loi éternelle dans la nature, une qui tend toujours à ajuster les contraires et à produire une harmonie finale. C'est grâce à cette loi de développement spirituel supplantant l'élément physique et purement intellectuel que l'humanité se libérera de ses faux dieux, et se trouvera enfin RACHETEE PAR ELLE-MEME* » (38).

Tel est le sens de la *Réponse d'Eva*, texte qui fait suite à *La Maison du berger* et reste, malheureusement, peu connu de nos jours :

*« Le rideau s'est levé devant mes yeux débiles,
La lumière s'est faite et j'ai vu ses splendeurs ;
J'ai compris nos destins par ces ombres mobiles
Qui se peignaient en noir sur de vives couleurs.
Ces feux, de ta pensée étaient les lueurs pures,
Ces ombres, du passé les magiques figures ;
J'ai tressailli de joie en voyant nos grandeurs.
Il est donc vrai que l'homme est monté par lui-même
Jusqu'aux sommets glacés de sa vaste raison,
Qu'il peut y vivre en paix et sonder l'horizon.
Il sait que l'univers l'écrase et le dévore ;
Plus grand que l'univers qu'il juge et qui l'ignore,
Le berger a lui-même éclairé sa maison. »*

Le thème de l'humanité éventuellement libérée par elle-même a sa source mythologique dans l'histoire de Prométhée, cruellement puni pour avoir volé le feu céleste. Prométhée, symbole de l'humanité souffrante (39), fut enfin libéré par Héraclès ou Hercule. Ce dernier « *avait répandu l'agriculture ainsi qu'une religion modérée et détruit la doctrine de châtiments éternels* » (40). Voltaire fait écho à la philosophie occulte lorsqu'il note dans *L'Ingénu* que l'histoire avait été reprise et « *modifiée* » pour les besoins de la cause chrétienne. Apparemment, Hercule était devenu un saint catholique « *qui avait fait douze miracles !* » Ceci explique le choix du nom de l'Ingénu lorsqu'il devient « *Chrétien et Bas-Breton* » par son baptême. Le couple Hercule-saint Yves (*Eva*) est une version moderne de la double personnalité Prométhée-Hercule.

La libération de l'humanité *éclairée* par elle-même entraîne *nécessairement* la déchéance des faux dieux enfin démasqués. Les « contrebandiers » littéraires de *Westphalie* ne se privent pas de « tirer la barbe » du Dieu de l'Ancien Testament, Dieu vengeur et jaloux, figure mythologique de troisième ordre mal déguisée en Être Suprême. Voltaire avait mis en scène Itobad, à la fois ridicule, malfaisant, ambitieux et vite rejeté par une société trop avisée pour l'accepter. Itobad devait avoir un successeur moderne : le Seigneur de *Thunder-ten-tronckh*, Dieu *tonnant* de la Bible, qui avait chassé sa propre création du Paradis Terrestre après l'avoir sournoisement induite en tentation.

Vigny n'avait pas manqué la cible irrésistible de certains épisodes bibliques tels que l'histoire de *La fille de Jephthé*. Le caractère du « Dieu » avide de sacrifices sanglants et de rédemptions fausses est reconnu dans les deux vers suivants :

*“ Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance ;
En échange du crime, il vous faut l'innocence.”*

Voltaire avait ajouté son grain de sel au même sujet captivant en résumant l'histoire tragique du « *puissant bâtard, Jephthé, qui coupa le cou à sa fille parce qu'il avait gagné une bataille* » (41).

C'est pourtant la plainte de *Moïse* adressée à son Dieu dans le poème de Vigny qui mérite les lauriers :

« Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ? »

Bien que le Dieu biblique ne soit pas - à strictement parler - allégorisé dans les textes cités ici, son ombre effrayante est présente. Elle continue de nos jours à inspirer ses multiples délégués sur Terre.

Vigny note la présence du syndrome jéhovique à divers niveaux de la société française du XIX^e siècle. La maladie dont il s'agit rend tout personnage imbu de puissance personnelle - aussi minuscule soit-elle - imitateur plus ou moins conscient de son « Dieu ». La hiérarchie militaire de « Moïses galonnés » capables de commander à leurs soldats le massacre de leurs parents et amis les plus chers est une chaîne meurtrière mentionnée au début de *Servitude et Grandeur Militaires*.

Jéhovah est en effet un *Dieu des Armées*, friand de carnage et... des avantages sociaux du pillage.

John Bell, industriel riche et sans cœur, est le *pater familias jéhovique* par excellence. Il est annoncé comme tel au premier acte de *Chatterton* avant même d'être vu : « *On entend sa voix tonnante* ». Comme Jéhovah, son prototype, John Bell est un « Dieu » aux pieds d'argile dont l'insécurité se manifeste par la férocité. Il règne par la terreur à l'usine et au foyer. Kitty Bell, son admirable épouse, lit trop à son avis. Il « *n'aime pas cette manie dans une femme !* ». La femme est, à son avis, perfide par définition : « *La plus sincère met de la finesse partout* ». On sait à son domicile qu'il vaut mieux ne pas jouer avec un certain « petit collier ».

Le foyer de John Bell jouit cependant de la présence d'un Quaker, ami de la famille plutôt que de son chef, figure allégorique diamétralement opposée à la puissance jéhovique du maître du logis. Il représente à la fois la sagesse et la bonté. Il est aussi porte-parole du féminisme discret mais réel de Vigny. Sa réflexion sur le sort probable de la petite fille de la maison invite à de tristes conclusions sur le destin d'autres enfants moins fortunées :

« *De frayeur en frayeur, tu passeras ta vie d'esclave. Peur de ton père, peur de ton mari un jour, jusqu'à la délivrance.* »

« *Joue, belle enfant, jusqu'à ce que tu sois femme ; oublie jusque là, et après, oublie encore si tu peux...* » (*Chatterton*, Scène IV, Acte 1)

À mesure que les siècles se succèdent l'allégorie se modernise. Loin de négliger le passé, elle comporte fréquemment des personnages historiques. Le Cardinal Richelieu, ministre tout-puissant de Louis XIII, est évoqué par Vigny dans *Cinq-Mars* de manière à suggérer l'épisode miraculeux du passage de la Mer Rouge. L'allégorie suivante vise au-delà de Moïse, le Dieu de l'Ancien Testament ainsi que l'ensemble du *Pentateuque*. Le cortège du Cardinal en voyage est décrit comme suit :

« *Tout le peuple de Narbonne et ses autorités regardèrent avec stupéfaction ce départ royal. Le Cardinal seul entra dans une ample et spacieuse litière de forme carrée, dans laquelle il devait voyager jusqu'à Perpignan, ses infirmités ne lui permettant ni d'aller en voiture, ni de faire toute cette route à cheval. Cette sorte de chambre nomade*

renfermait un lit, une table, et une petite chaise pour un page qui devait écrire ou lui faire la lecture. Cette machine, couverte de damas couleur de pourpre, fut portée par dix-huit hommes qui, de lieue en lieue, se relevaient. Ce fut dans cet équipage que le premier ministre se rendit en peu de jours à Perpignan. La dimension de la litière obligea plusieurs fois de faire élargir des chemins et abattre les murailles de quelques villes et villages où elle ne pouvait entrer en sorte, disent les auteurs des manuscrits du temps, tout pleins d'une sincère admiration pour ce luxe, en sorte qu'il semblait un conquérant qui entre par la brèche. Nous avons cherché en vain avec beaucoup de soin quelque manuscrit des propriétaires ou habitants des maisons qui s'ouvraient à son passage où la même admiration fût témoignée, et nous avouons ne l'avoir pu trouver. » (Cinq-Mars, Ch. VII)

Le chapitre de *Grandeur et Servitude Militaire* intitulé *Dialogue Inconnu* contient le rapport d'un observateur caché lors de l'entrevue historique de Napoléon avec le Pape Pie VII. L'Empereur est clairement traité en figure jéhovique favorisant ou balayant, d'un coup de chapeau, *au hasard de son caprice*, les suppliques de ses sujets. Sa puissance est visiblement opposée à la loi universelle de justice karmique. Bien que l'épisode soit présenté du point de vue d'un observateur qui semble admirer le pape, le lecteur est libre de tirer une conclusion édifiante. Les caractéristiques de « force fausse et usurpée » peuvent s'appliquer impartialement aux deux rivaux imbus de puissance jéhovique, l'une temporelle, l'autre soi-disant spirituelle :

« Quoi ! », me disais-je, « il y a donc des têtes assez fortes pour être sûres de tout et n'hésiter devant personne ? Des hommes qui s'étourdissent par l'action sur toute chose, et dont l'assurance écrase les autres en leur faisant penser que la clef de tout savoir et de tout pouvoir, clef qu'on ne cesse de chercher, est dans leur poche, et qu'ils n'ont qu'à l'ouvrir pour en tirer lumière et autorité infailibles ! – Je sentais pourtant que c'était là une force fausse et usurpée. Je me révoltais, je criais : Il ment ! Son attitude, sa voix, son geste, ne sont qu'une pantomime d'acteur, une misérable parade de souveraineté, dont il doit avoir la vanité. Il n'est pas possible qu'il croie en lui-même aussi sincèrement ! Il nous défend à tous de lever le voile, mais il se voit nu par-dessous. »

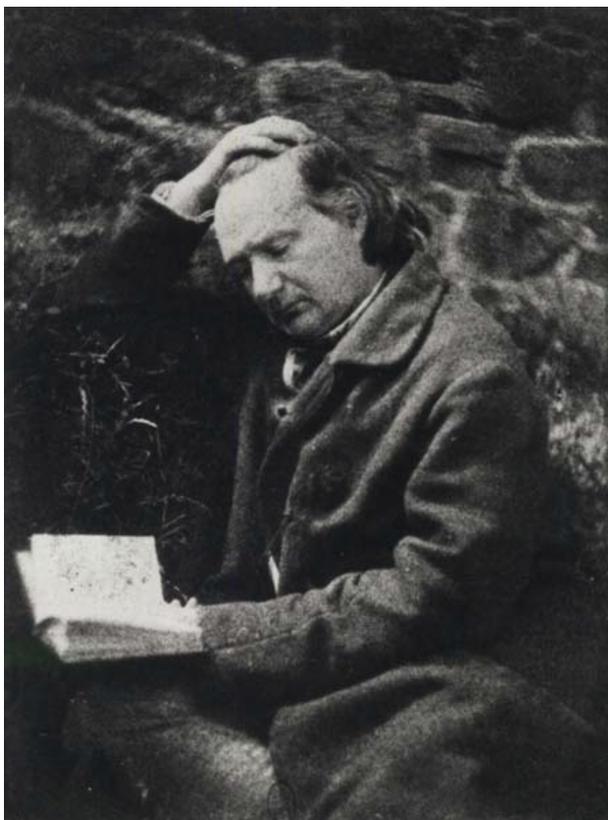
Le Pape et l'Empereur se valent. Leur système de soutien mutuel sanctifié par *droit divin* constitue la double force jéhovique qui manipule, dans les coulisses, la politique des pays occidentaux

(*nihil novi sub sole !*). C'est ainsi que l'on voit émerger de tels monuments que le Code Napoléon.

Les émules de Jéhovah sont partout. Vigny esquisse le portrait d'un Directeur de théâtre qui s'arroge le mérite de toutes les autres personnes contribuant à la *création* du spectacle. Le monsieur se prend évidemment pour l'alpha et l'oméga de l'entreprise.

« *Un Directeur est l'âme de tout ; de lui vient le génie des auteurs, celui des compositeurs, des acteurs, des décorateurs, des dessinateurs, des allumeurs et des balayeurs ; c'est le principe et la fin de tout.* »
(*Servitude et Grandeur Militaire - Une belle soirée*).

Victor Hugo (1802-1885)



L'œuvre de Victor Hugo présente un parfait représentant du syndrome jéhovique : l'inspecteur Javert dont le nom rappelle YHVH et certaines autres permutations de *Jéhovah* (42). Comme pour les agences totalitaires de *Candide* qui font un crime de toute activité naturelle – recherche de la science, usage des jambes pour se déplacer, décision personnelle de faire une promenade, etc. – le paradis sur terre de Javert serait un monde totalement dépourvu d'innocence. L'énergie vitale de l'inspecteur et l'inspecteur lui-même ne sauraient survivre sans exploiter les trois grandes forces de la théologie

judéo-chrétienne : la culpabilité innée des autres, leur crainte et leur honte. Dès qu'il trouve une proie – aussi méritante qu'elle puisse être, quelles que soient les circonstances atténuantes du prétendu crime – l'imitateur de Jéhovah s'acharne sur elle « *jusqu'à la consommation des siècles* ». On peut dire sans exagérer qu'il ne lâche jamais le morceau !



La production littéraire d'Émile Zola ne semble guère ésotérique au premier abord. Il s'agit en effet de « réalisme » ou de « naturalisme », ce qui, pour la majorité des esprits occidentaux, n'offre guère de possibilité de « contrebande littéraire » et encore moins de message métaphysique. Il suffit pourtant de considérer le mot-titre *L'Assommoir* pour constater la présence des trois voyelles qui représentent Jéhovah. Par ailleurs, le roman concerne une boisson « spiritueuse » - théologie de basse qualité - qui empoisonne et ravage la société. Elle est particulièrement virulente au niveau des classes pauvres. Ésotériquement, elle équivaut à la *vérole* dont il est question dans *Candide*.

Le Président Grandmorin, chef suprême d'un réseau de chemin de fer est une allégorie créée par Zola. Ce personnage de *La Bête Humaine* finit par être assassiné dans un de ses trains par le mari d'une des femmes qu'il a séduites. Son caractère et celui de la société se révèlent aux lignes suivantes :

« ... l'affaire Grandmorin arrivait à point pour continuer l'agitation, les histoires les plus extraordinaires circulaient, les journaux s'emplissaient chaque matin de nouvelles hypothèses, injurieuses pour le gouvernement. D'une part, on laissait entendre que la victime, un familier des Tuileries, ancien magistrat, commandeur de la Légion d'Honneur, riche à millions, était adonné aux pires débauches ; de l'autre, l'instruction n'ayant pas abouti jusque-là, on commençait à accuser la police et la magistrature de complaisance, on plaisantait sur cet assassin légendaire, resté introuvable. S'il y avait beaucoup de vérité dans ces attaques, elles n'en étaient que plus dures à supporter. On voulait connaître la vérité pour la cacher mieux, s'il était nécessaire. » (Ch. IV)

La signification ésotérique du Président Grandmorin est abondamment suggérée. « *C'était leur bon Dieu* », disent certains observateurs (43). La découverte de son cadavre sur la voie ferrée produit les commentaires suivants : « *Ah ! nom de Dieu on dirait qu'on a saigné un cochon !* » (44) et, encore, « *Nom de Dieu le cochon ! J'aurais dû courir le saigner tout de suite.* » (45). Lorsque l'infidélité de son

épouse se révèle à un mari trompé, c'est une bague, cadeau du « Bon Dieu » qui dévoile le mystère. L'anneau est « une vieille bague d'or, un serpent d'or à petite tête de rubis » porté « au même doigt » que l'alliance de la femme séduite (46). L'objet porteur de *vérité* est un serpent formant un cercle : l'emblème de la littérature ésotérique !

Marcel Proust (1871-1922)



Proust ne manque pas d'inclure une personnalité jéhovique dans sa *Recherche du temps perdu*. Le domaine du maître Tout-Puissant est le Grand Hôtel de Balbec. L'établissement prétentieux qu'il dirige est le symbole transparent du monde judéo-chrétien. L'entrée mène à « *des degrés couverts de tapis magnifiques* ». Un nouvel arrivant peut se demander s'il « *pénètre dans le Grand Hôtel de Balbec ou dans le temple de Salomon* ».

« *En bas, c'était l'élément masculin qui dominait et faisait de cet hôtel, à cause de l'extrême et oisive jeunesse des serviteurs, comme une sorte de tragédie judéo-chrétienne ayant pris corps et perpétuellement représentée.* » (À *la Recherche du temps perdu*, p. 774, Vol. II)

La connaissance géographique et historique de soi-même brille par son absence dans le microcosme du Grand Hôtel. Il n'y a guère que la « bonne compagnie » pour concevoir un rapport entre cette station balnéaire et le Baalbek d'outremer, site libanais de mystérieuses ruines. Le Grand Hôtel est fréquenté par de jeunes demi-dieux artificiels. Le manque de connaissance de soi-même est égalé par le manque de connaissance des personnes que l'on coudoie sans les connaître. C'est ainsi que l'on peut lire certains livres profonds sans pour autant les connaître et sans véritablement connaître leurs auteurs. Le Directeur de

l'Hôtel écorche la langue. Il faut constamment « traduire » son vocabulaire avarié pour que ses phrases aient un sens. Il semble s'agir ici d'une allusion à certaines Écritures qui exigent de lourds travaux d'interprétation. Malgré son apparence formidable, le Directeur vit dans la crainte des divinités supérieures de la hiérarchie hôtelière. Proust souligne ainsi le rang subalterne de Jéhovah, et de ses homologues dans diverses mythologies. L'identité phonétique des mots « autel » et « hôtel » semble confirmer la signification ésotérique de l'établissement symbolique et de son maître rébarbatif.

Selon la coutume des « contrebandiers » littéraires, Proust *fait* parfois *semblant de* décourager tout lever de voile de son œuvre. Il va même jusqu'à déclarer que sa *Recherche du temps perdu* ne contient « *pas un seul personnage à clef* ». Ce qui ne devrait tromper personne. « Pas un seul » peut signifier « beaucoup ». Proust déclare également que le fait de « *supprimer les personnages d'un roman serait un perfectionnement décisif* » (47). Que resterait-il alors de son propre, énorme roman ?... une invitation tacite à explorer les possibilités allégoriques ? Le cas de Bergotte est significatif. Son identité est, éventuellement, exotériquement dévoilée. Bergotte n'est autre que M. Anatole France. On peut donc supposer que certains autres personnages de la *Recherche* sont des masques. Ce qui, dans l'affirmative, serait l'inverse de la pratique classique. Au lieu de viser des abstractions ou des généralités, l'allégorie proustienne aurait alors pour cibles des personnes ayant véritablement existé. De même que Vigny se penche allégoriquement sur des personnages historiques, c'est-à-dire sur l'Histoire, Proust se pencherait alors sur les « grands littérateurs » qui « *n'ont jamais fait qu'une seule œuvre* » c'est-à-dire sur la Littérature des grands « contrebandiers ».

Il y a là tout un champ de recherche dont la dimension dépasse de beaucoup ce qui peut être suggéré ici. Il semble pourtant que certaines possibilités méritent d'être brièvement mentionnées :

Cottard pourrait-il être Rabelais ? Proust semble avoir taquiné le lecteur quand il présente dans le même passage le docteur et le « quart d'heure de Rabelais » (48). Ce dernier quart d'heure se retrouve d'ailleurs vers la fin du chapitre intitulé *Sodome et Gomorrhe*.

« *J'entends bien, ... que, pour parler comme Maître François Rabelais, vous voulez dire que je suis moult sorbonagre, sorbonicole et*

sorboniforme. Pourtant, tout autant que les camarades, j'aime qu'un livre donne l'impression de la sincérité et de la vie, je ne suis pas de ces clercs... Le quart d'heure de Rabelais, interrompit le docteur Cottard avec un air non plus de doute, mais de spirituelle assurance.» (À la Recherche du temps perdu, p. 1051, Vol. II).

M. de Norpois pourrait-il être Montaigne ? Son nom, qui peut suggérer le Pôle Nord, pourrait se traduire par le mot « Montagne », lequel, d'après H.P. Blavatsky, désigne l'étoile polaire au niveau astronomique (49). M. de Norpois est évoqué « au retrait ». Il a une réputation de « peste », détail qui rappelle l'épisode de la peste à Bordeaux.

Le Monsieur qui a des étouffements pourrait-il être Émile Zola ? L'admirateur le plus sincère de l'auteur de *L'Assommoir* finit par anticiper lors de chaque crescendo émotif les mots suivants – qui ne manquent jamais de venir : « elle étouffait ». Cette maladresse – probablement voulue – peut servir à illustrer la manière dont « les grands littérateurs » qui « *n'ont jamais fait qu'une seule œuvre* » savent rire d'eux-mêmes et parfois même, se caricaturer. Ce sont en effet, comme le dit Saint-Exupéry, des « *étoiles qui savent rire* ».

Saint-Loup pourrait-il être Alfred de Vigny ? Ses discours sur la composition d'un corps d'armée peuvent-ils se rattacher à *Servitude et Grandeur Militaire*? L'évocation suivante de son visage, de son lignage et de ses intérêts le suggère :

« À le bien regarder, je me rendais compte combien l'ossature énergique de son visage triangulaire devait être la même que celle de ses ancêtres, plus faite pour un ardent archer que pour un lettré délicat. Sous la peau fine, la construction hardie, l'architecture féodale apparaissaient. Sa tête faisait penser à ces tours d'antiques donjons dont les créneaux inutilisés restent visibles, mais qu'on a aménagées intérieurement en bibliothèque. » (À la Recherche du temps perdu, p. 819, Vol. I)

Le passage dans lequel Marcel reçoit des mains de Saint-Loup un châte symbolique semble avoir trait au rite par lequel se transmet la mante d'un prophète : en ce cas de Vigny à Proust.

Legrandin peut-il signifier Voltaire ? L'*alter ego* proustien du « Sage de Ferney » est souvent désigné par certaines expressions. C'est ainsi

que son air *candide* et *ingénu* est mentionné à maintes reprises. Il en est de même de l'adjectif *mondain*. Ce dernier mot rappelle le poème intitulé *Le Mondain* dans lequel Voltaire évoque avec humour le dénuement de nos *véritables* premiers parents. Ces êtres éthérés n'avaient nul besoin de possessions matérielles ou de services tels que ceux du célèbre cuisinier Martialo. « Legrandin » – dont le nom suggère, faiblement, la grandeur véritable – est même soupçonné de résider sur notre planète à titre de réincarné volontaire. Il y a là probablement un salut aux premières lignes de *Micromégas*, au *visiteur* de *Memnon* ainsi qu'à certains vers du *Poème sur le Désastre de Lisbonne*. L'identité voltairienne de « Legrandin » semble être suggérée par Proust dans le passage suivant de la *Recherche* :

« Avant d'arriver chez Saint-Loup, qui devait m'attendre devant sa porte, je rencontrai Legrandin, que nous avons perdu de vue depuis Combray et qui, tout grisonnant maintenant, avait gardé son air jeune et candide. Il s'arrêta. - Ah! vous voilà, me dit-il, homme chic, et en redingote encore ! Voilà une livrée dont mon indépendance ne s'accommoderait pas. Il est vrai que vous devez être un mondain, faire des visites ! Pour aller rêver comme je le fais devant quelque tombe à demi-détruite, ma lavallière et mon veston ne sont pas déplacés. Pendant que vous irez à quelque five o'clock, votre vieil ami sera plus heureux que vous, car seul dans un faubourg, il regardera monter dans le ciel violet la lune rose. La vérité est que je n'appartiens guère à cette terre où je me sens si exilé ; il faut toute la force de la loi de gravitation pour m'y maintenir et que je ne m'évade pas dans une autre sphère. Je suis d'une autre planète. Adieu. Ne prenez pas en mauvaise part la vieille franchise du paysan de la Vivonne qui est aussi resté le paysan du Danube. » (À la Recherche du temps perdu, p. 153-54, Vol. II)

Mme Blavatsky est-elle représentée dans la *Recherche* proustienne ?

Eloa est un poème de Vigny dont le sujet est la réincarnation volontaire. L'un des vers du poème est cité par Proust relativement à une mystérieuse Princesse Russe : la Princesse Sherbatoff.

« Toi seule me parus ce qu'on cherche toujours. »

Les antécédents de la dame paraissent douteux... et sont doutés par de nombreuses personnes. Sa personnalité semble correspondre à

l'image populaire de Mme Blavatsky : femme vénérée par une poignée de disciples mais suspecte aux yeux de la majorité. L'apparence de la Princesse dans un petit train - le *tortillard d'intérêt local* - pique la curiosité de « Marcel » qui la prend immédiatement pour « *une maquerelle en voyage. Sa figure, ses manières le criaient* » (50). L'ironie proustienne voile l'idée d'un « poisson » symbolique, DAG, un Sauveur. Le « voyage » de la dame s'effectue au moyen de « roues » ou cycles. Le symbolisme de la prostitution suggère la réincarnation volontaire. On note d'ailleurs que la Princesse semble vivre selon « *une règle qu'on s'impose* » plutôt que selon « *une nécessité qu'on subit* » (51). Ce qui revient à définir la réincarnation volontaire. (Le même *Grand Sacrifice* est consenti par Saint-Yves dans *L'Ingénu* de Voltaire, au Chapitre XVII intitulé *Elle succombe par vertu* c'est-à-dire par force véritable ou spiritualité. La déchéance apparente de Saint-Yves est en réalité un triomphe qui libère de sa prison l'Humanité Souffrante).

La grande dame russe est considérée par ses admirateurs comme un « idéal » « *longtemps cru inaccessible* » (52). L'ironie relative à la « *maquerelle en voyage* » dont la profession « *crève les yeux* » peut s'expliquer au passage suivant des Mémoires de H.P. Blavatsky. Les commentaires de l'auteur sur l'attitude de sa famille et de ses associés sont valables non seulement pour elle mais aussi et surtout pour les « contrebandidiers » qui utilisent le même procédé de camouflage érotique :

« *Si j'avais été une commune p..., ils auraient préféré cela à mon étude de l'occultisme... Je dirai tout ce que j'ai fait, pendant les vingt ans et plus où je me suis moquée du qu'en dira-t-on ?, et pendant que je couvrais toutes les traces de ce qui m'occupait réellement (c'est-à-dire les sciences occultes), par considération pour ma famille et mes relations, qui m'auraient alors maudite. Je vais raconter comment, dès ma dix-huitième année, j'ai essayé de faire parler de moi et je dirai comment tel ou tel homme fut mon amant, ainsi que des centaines d'autres.* » (Mémoires Personnels de H.P. Blavatsky, compilés par Mary K. Kneff, p. 173).

La Princesse Sherbatoff, « *brouillée avec sa famille, exilée de son pays* » (53), ne consent à fréquenter que de rares personnes telles que la baronne de Putbus à laquelle elle est étroitement liée. Elle est également liée à Vigny par l'intermédiaire du poème cité plus haut.

L'unique valeur, à la fois dissimulatrice et révélatrice, de l'amour terrestre est souvent suggérée par les écrivains qui l'exploitent. Le lecteur occidental typique est friand de gaillardises et songe rarement à chercher plus loin lorsqu'il en trouve dans un livre. « *Levez un peu vos espritz de terrienne pensée !* » nous dit alors Rabelais. « *Nous perdons un temps précieux sur une piste absurde* », nous dit alors Proust « *et nous passons sans le soupçonner à côté du vrai* » (54). Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier en lisant les œuvres des « contrebandiers » littéraires qui emploient la même *algèbre* verbale pour transmettre leur message.

S'il est vrai que des écrivains tels que Rabelais, Voltaire et Vigny sont les sujets masqués de la *Recherche* proustienne, comment peuvent-ils se trouver rassemblés à titre de contemporains ? Tout le monde sait que Rabelais appartient au XVI^e siècle, Voltaire au XVIII^e et Vigny au XIX^e. Or, la « contrebande » de ces individualités est la même au cours des siècles. Leur *essence* ou réalité véritable est donc « hors du temps ». On peut dire de même - comme le fait « Albertine, allégorie de l'œuvre de Proust » (55) que le *tortillard d'intérêt local* est lui aussi « hors du temps » à cause de la lenteur de ses « innombrables détours ». Dans le cadre de l'évolution cosmique, il s'agit d'un cycle secondaire de la période historique du monde judéo-chrétien. C'est pourtant de cet engin de *transport en commun* - mineur et important - que peut venir le salut du monde en question.



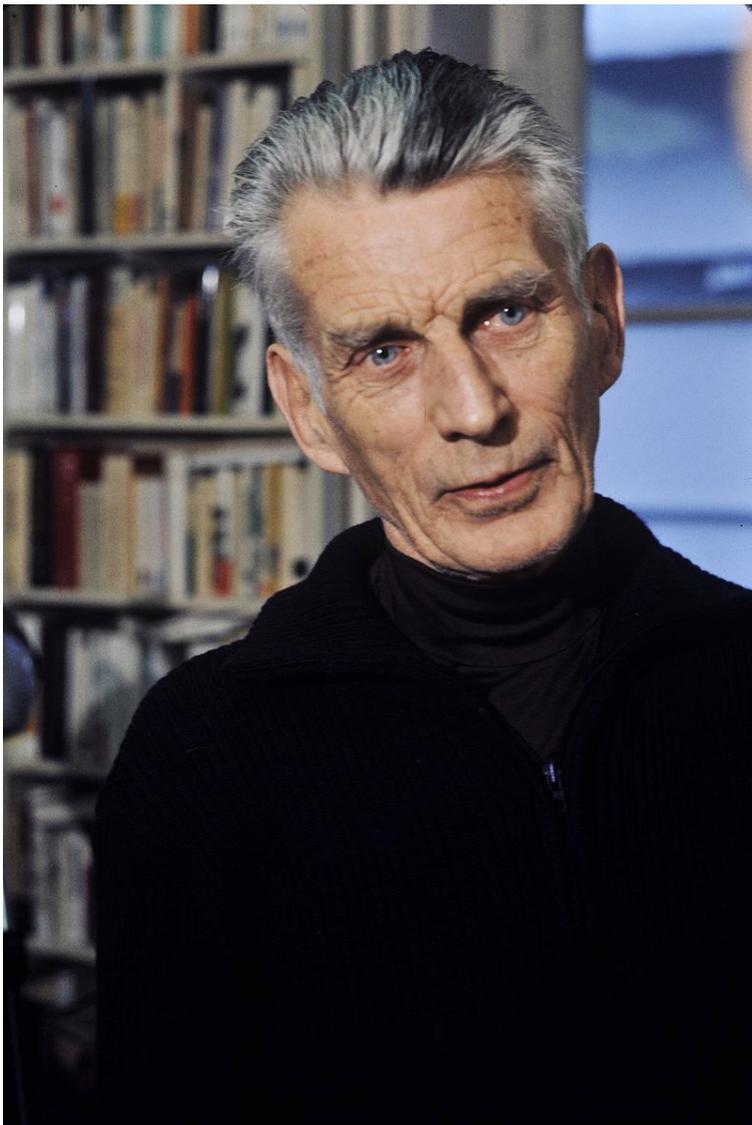
Dans une historiette intitulée *Le Proverbe* Marcel Aymé esquisse le portrait de M. Jacotin, père de famille jéhovique, malheureusement assez typique. Sa situation sociale modeste ne ressemble pas à celle de John Bell, industriel riche. Mais l'inspiration jéhovique est la même. C'est un tyran domestique qui se délecte des « fautes » des membres de sa famille. La lueur de joie qui passe dans ses yeux lorsqu'un prétexte d'explosion se présente

ne passe pas inaperçue de Lucien, son fils. M. Jacotin convoite les palmes académiques et se lance avec ferveur dans la rédaction d'un devoir de français qui devrait être fait par son enfant :

« Donne. Je vais écrire moi-même. C'est plus commode que de dicter. »

« Fiévreux, il se mit à écrire d'une plume abondante. Les idées et les mots lui venaient facilement, dans un ordre commode et pourtant exaltant, qui l'inclinait au lyrisme. Il se sentait riche, maître d'un domaine magnifique et fleuri. »

Le chef d'œuvre de M. Jacotin est éventuellement ridiculisé par le maître d'école surpris par « le ton endimanché » du texte, ton auquel les travaux de son élève ne l'ont pas habitué. Il cite le fameux papier en parfait exemple à ne pas suivre. Il note également que l'auteur de l'*écriture frauduleuse* a « trouvé le moyen de remplir six pages en restant constamment en dehors du sujet ».



En attendant Godot

Le théâtre de l'absurde est un miroir, moins déformant qu'il ne semble, de l'humanité « Westphalienne » au début de la seconde moitié du vingtième siècle. Dans une pièce bien connue, deux personnages bizarres, Vladimir et Estragon, attendent un particulier nommé Godot. Au premier abord, l'attente semble vaine. Le second et dernier acte s'écoule sans que le fameux Godot daigne paraître. L'apparition - inattendue celle-là - qui se produit réellement est celle d'un certain Pozzo diabolique accompagné de son

esclave ironiquement nommé Lucky, mot qui signifie « fortuné » ou « veinard » en anglais. Pozzo est une allégorie du Dieu de l'Ancien Testament. Son nom italien qui signifie « puits » ou « fosse », parfois utilisé comme équivalent de « toilette » ou « fosse d'aisances », reflète l'opinion des « contrebandiers » ésotériques sur le prétendu Être Suprême et sur son établissement spirituel. La suggestion de fosse d'aisances semble confirmée par la mention d'un endroit « au fond du couloir, à gauche ». Ce qui n'empêche pas Pozzo de se présenter en tant qu'être divin aux êtres inférieurs créés « à son image ».

« Vous êtes bien des êtres humains cependant. (*Il met ses lunettes*).. À ce que je vois (*Il enlève ses lunettes*), de la même espèce que moi. (*Il éclate d'un rire énorme*). De la même espèce que Pozzo ! D'origine divine ! »

L'identité ésotérique de Pozzo est également suggérée par la comparaison transparente qu'il fait lui-même entre sa propre personne et celle du seigneur jéhovique de Thunder-ten-tronckh. L'esclave qu'il désire vendre aurait pu être traité par lui comme Candide banni du Paradis Terrestre :

« Au lieu de le chasser, comme j'aurais pu, je veux dire au lieu de le mettre tout simplement à la porte, à coups de pied dans le cul, je l'emmène, telle est ma bonté, au marché de Saint- Sauveur, où je compte bien en tirer quelque chose. À vrai dire, chasser de tels êtres, ce n'est pas possible. Pour bien faire, il faudrait les tuer. »

Lucky est systématiquement bafoué par Pozzo qui lui prodigue les insultes, l'appelant « porc » et « charogne ». Il peine et porte un lourd fardeau sous la menace constante du fouet de son maître. Sa dégradation totale est symbolisée par la corde que tient Pozzo et que l'esclave porte au cou, comme un animal en laisse. Le nom de Lucky est donc diamétralement opposé à sa condition de victime incessamment torturée. Un tel renversement des pôles de la réalité reflète l'état de choses *nécessaire* dans les bas-fonds d'un cycle évolutionnaire. Le sort de Lucky est donc inévitable pour tout esclave d'un être comme « Pozzo » qui est aux antipodes du bon sens, de la décence, de la vérité en général et de la justice karmique en particulier. La soumission – forcée ou non – au Dieu de l'Ancien Testament et à son établissement ressemble au jeu de « Roulette Russe ». Le « Dieu » prodigue faveurs et châtiments de manière capricieuse. Ceux qui l'adorent et le servent font un pari dangereux. Ceux qui misent sur sa bonté et sa justice risquent d'être cruellement déçus comme le montre par exemple l'histoire de la « Fille de Jephthé ».

La « laisse » de Lucky représente à la fois le Collier et la Corde de Karma-Sutratma. Pozzo sait qu'il ne peut survivre avec toute son engeance sans maintenir le strict contrôle de l'objet symbolique, inséparable de sa victime humaine. Lorsque sa stature de divinité douteuse, déjà chancelante au premier acte, décline de plus en plus au deuxième acte ; lorsque la fin de son règne approche et qu'il touche au bout de son rouleau – en anglais “the end of his rope” – il est roué de coups par Vladimir qui le traite de « Vermine ». L'espèce humaine est désormais consciente de son identité indépendante des « faux dieux ». *« ...à cet endroit, en ce moment », dit Vladimir, « l'humanité c'est nous,*

que ça nous plaise ou non ». Bien que rien d'autre ne semble avoir changé, l'arbre nu du premier acte s'est couvert de feuilles. Ces feuilles « *parlent toutes en même temps* » et pourtant « *Chacune à part soi* ». « *Elles chuchotent* », « *Elles murmurent* », « *Ça fait comme un bruit de plumes* ». Ces *plumes* ont écrit certains livres pour transmettre leur message secret et sacré. Ce sont les plumes des « grands littérateurs qui n'ont jamais fait qu'une seule œuvre ». Comme Pangloss et comme la vérité cadavérique mais inviolable des Chapitres XI et XII de *Candide*, l'arbre de science *véritable*, qui semblait mort, a recouvert la vie. La longue attente de l'humanité n'aura pas été vaine. La Vérité longuement mutilée et défigurée par une tradition religieuse viciée est à la portée de ceux qui sont capables de la voir et de mettre ses enseignements en pratique. Godot est cette Vérité :

« ESTRAGON - Tout ça c'est des mensonges ! (*Il prend le garçon par le bras, le secoue.*) Dis-nous la vérité !

GARÇON (*tremblant*)- Mais c'est la vérité, Monsieur. »

« Lucky » est la portion de l'humanité brimée et exploitée depuis des siècles par « Pozzo ». Bien qu'il semble incapable de reconnaître les êtres qui ont pitié de lui (c'est-à-dire les « Sauveurs »), bien qu'il soit abruti par la souffrance, sa mémoire n'est pas totalement détruite. Sa réponse étrange lorsqu'il est sommé de penser et de parler peut se comparer à une bouillie sans saveur ou consistance. Pourtant, au beau milieu de cette incohérence, parmi ces détritrus de jargons plus ou moins officiels, parmi les divers sous-produits verbeux de l'expérience, certains éléments dignes d'intérêt surnagent.

La réponse de Lucky commence par évoquer un « *Dieu personnel... à barbe blanche* » qui a les traits du Dieu de l'Ancien Testament et manque de compassion pour ses créatures laissant à dessein l'humanité souffrante dans les ténèbres de l'ignorance, « *on ne sait pourquoi* ». Grâce à sa situation d'esclave de « Pozzo » Lucky en sait quelque chose. La perspective d'un incendie gigantesque est mentionnée : il se peut que « *feux et flammes* » mettent « *à la fin le feu aux poudres* », portant « *l'enfer jusqu'aux nues* ». Il y a là une référence évidente à l'arme principale de « Pozzo » : la terreur inspirée en son nom par l'enfer chrétien. Il peut aussi être question d'un événement culturel à répercussions multiples et profondes tel qu'un lever de voiles de nombreuses œuvres littéraires. Il peut s'agir de la hantise d'une catastrophe nucléaire toujours possible. La « divagation » de Lucky se

poursuit par une mini-conférence sur le rapetissement progressif de la stature humaine. Et cela malgré les merveilleux « *progrès de l'alimentation et de l'élimination des déchets* » et malgré les miracles époustouflants du culte sportif. Lucky semble se rappeler certains passages de la Bible et les enseignements – très antérieurs à la Bible – de la Doctrine Secrète. D'après ces traditions, l'humanité présente a des géants pour ancêtres (56). Lucky a donc retenu un vestige de connaissance évolutionnaire. Autre vestige de connaissance – poétique celui-là – : les pierres « *si bleues si calmes* » qui rappellent Verlaine... et peuvent évoquer les « pierres » ou interprètes littéraires de la Doctrine Secrète. Pourquoi ces « pierres » restent-elles « si calmes ? » Godot, alias Vérité, ne les a pas encore « réveillées » pour aider l'humanité à se sauver elle-même. Voltaire n'est pas oublié. Le chiffre de « deux doigts cent grammes » qui accompagne son nom peut être une suggestion du nombre 220 qui semble désigner ésotériquement le nombre d'années du procès ou jugement de l'œuvre de Voltaire jusque-là insuffisamment comprise. Un tel événement pourrait très bien « *mettre le feu aux poudres* » de l'établissement judéo-chrétien dominé par le « *Dieu personnel à barbe blanche* » et par ses divers représentants tels que « Pozzo ».

En somme, il est concevable que Lucky finisse par se libérer. Comme le constate Pozzo lui-même au début du deuxième Acte, « *il peut se déchaîner d'un instant à l'autre* ». Le verbe « se déchaîner » qui peut se traduire au sens figuré par les mots « devenir fou », a ici la valeur littérale de « briser ses chaînes ». C'est pourquoi Pozzo est sur le point de vendre l'esclave devenu dangereux. Comme tout tyran jéhovique qui se respecte, il désire être aimé de ses victimes et admiré par le grand public pour sa mansuétude. Il présente donc son projet de vente comme un effet de sa bonté. En quoi il illustre parfaitement le mode d'opération des Charités Calculées de tous les temps et de tous les lieux.

De même que le COLLIER des *Destinées* de Vigny, le Collier et la Corde de Lucky peuvent illuminer le sombre texte dans lequel ils se trouvent. La réponse aux éternelles questions de l'humanité réside dans leur signification : Karma-Sutratma. En somme, il est de plus en plus probable que Lucky finira par « *se déchaîner d'un instant à l'autre* ». Le murmure ou « bruit de feuilles » qu'est la littérature ésotérique y sera pour quelque chose.

L'humanité représentée par Vladimir et Estragon est plongée dans l'ignorance et dans le désespoir. La fondation soi-disant « spirituelle » de la culture ambiante ne produit que doute et dépression. Les deux compères notent que les quatre évangélistes ne sont pas tous d'accord les uns avec les autres. Jésus n'est pas oublié mais semble inaccessible. L'idée de suicide ne manque pas d'attraits. Il arrive aux deux personnages allégoriques de se repentir d'être nés. L'équation sous-entendue : *vie =péché*, condamne le mythe du péché originel, fardeau énorme et insensé dont les puissances jéhoviques accablent l'espèce humaine afin de la manipuler et de la subjuguier. C'est là le « *mensonge pestilentiel* » que dénonce Ibsen dans *L'Ennemi du peuple*, dogme de culpabilité innée et inéluctable sur lequel les puissances jéhoviques – ouvertement politiques et autres – basent leurs systèmes de tyrannie. Il n'y a guère de limites aux pilules amères qui peuvent être avalées si le miasme du péché originel peut être intégré dans les esprits. Moins cette présence est consciente, plus elle est efficace. L'instinct de conservation lui-même peut être jugé coupable. La cruelle invention du péché originel est symbolisée par la valise remplie de sable que porte « Lucky » sous la menace constante du fouet. Elle est soutenue et aggravée par la prestidigitacion théologique de fausse rédemption. C'est ainsi que l'on peut transférer la responsabilité de tous les maux de la terre sur des innocents – pour les faire payer chèrement. Ce dispositif prend de nos jours la forme de rectitude ou « correction politique » – démarche initialement légitime et bienfaisante mais vite « piratée » et pervertie par ce qu'il y a de plus perfide sur Terre.

L'attente de « Godot » est l'attente du salut. S'il vient « *nous sommes sauvés* ». Ce thème de salut de l'humanité en danger qui espère un Sauveur se trouve déjà dans *Zadig* et dans *L'Ingénu* de Voltaire. Comme il est noté plus haut, dans ce dernier roman, le « Grand Sacrifice » de réincarnation volontaire consenti par Saint-Yves a pour but de libérer « l'Humanité Souffrante » allégorisée par Hercule, amant de Saint-Yves-Vérité. Dans la *Recherche du temps perdu*, l'allégorie salutaire du Poisson-DAG prend la forme d'une « maquerelle en voyage. » Dans l'œuvre de Samuel Beckett, le symbole du Sauveur prend la forme de l'arbre dont le « murmure » ésotérique finira peut-être par être véritablement *entendu* c'est à dire *perçu* et *compris* par les multitudes.



L'aspect scientifique et technologique du baobab est un élément important du *Petit Prince* de Saint-Exupéry. L'auteur supplie ses lecteurs de réfléchir sur le potentiel périlleux de l'arbre de Science :

« ... le danger des baobabs est si peu connu, et les risques courus par celui qui s'égarerait dans un astéroïde sont si considérables, que, pour une fois, je fais exception à ma réserve. Je dis: Enfants ! Faites attention aux baobabs ! C'est pour avertir mes amis d'un danger qu'ils frôlaient depuis longtemps, comme moi-même, sans le connaître, que j'ai tant travaillé ce dessin-là... Quand j'ai dessiné les baobabs, j'ai été animé par le sentiment de l'urgence. » (Ch. V).

Le danger posé par les « baobabs » est évident. S'ils proviennent de certaines « graines terribles », c'est-à-dire du Mal, et s'ils ne sont pas contrôlés, ils peuvent faire éclater la planète. L'arbre de Science et de Technologie non guidées par l'Éthique peut causer la destruction de l'espèce humaine. Il s'agit ici de l'énergie atomique, sujet sur lequel Saint-Exupéry ne manquait pas de connaissance. D'après la biographie de Stacy Shiff, lors d'un séjour au Vermont, en 1939, au cours d'une promenade en auto avec des amis, Saint-Exupéry « *passa le temps de l'excursion à signaler le progrès qui avait été fait sur le front atomique, décrivant la fission nucléaire en vifs détails. Au milieu de sa conférence, de manière plutôt bizarre, l'aurore boréale clignotait en parcourant le ciel.* » (57).

L'arbre est également un symbole de Vie. L'accroissement effréné de la population humaine tend à créer des conflits qui détournent l'attention des masses nécessiteuses de la source véritable de leur dénuement. D'où l'obsession des religions majeures de faire obstacle à

tout prix au contrôle des naissances. Il s'agit, comme toujours, de « diviser pour régner » et, ce faisant, de cultiver la pire misère pour l'exploiter et en inonder les nations où la majorité des citoyens a l'audace de penser et de vivre librement. Les conflits ainsi provoqués risquent de produire des désastres de toutes sortes y compris des désastres nucléaires. Saint-Exupéry souligne le danger posé par certaines migrations quand il évoque la menace proférée jadis par un chef maure dont les semblables assassinaient les prisonniers « *par mépris encore plus que par haine* ».

« *Combien d'entre eux m'ont répété, ayant dressé sur pied de guerre une armée de trois cents fusils : Vous avez de la chance, en France, d'être à plus de cent jours de marche...* » (Terre des hommes, Ch. IV)

Que dirait-il au jour d'aujourd'hui ?

L'arbre est aussi le symbole des religions du monde entier. L'Ancienne Science-Religion qui était jadis la religion universelle se voit maintenant affublée de multiples branches – pour la plupart déformées, mutilées et malades. Là encore, il y a de quoi « mettre le feu aux poudres ». Nulle démonstration n'est requise en l'An 2015 de notre ère (An 1393 de l'hégire – 1436 selon le calendrier lunaire).

L'imminence du danger est confirmée au Chapitre XXIV par une aquarelle significative. Les personnes ou collectivités qui ne voient pas le puits inconnu, perdu dans le « désert », les personnes ou collectivités qui dédaignent ou négligent de « boire » son offrande salutaire sont sur la voie de la destruction. La catastrophe les attend au gouffre tout proche.

Le puits magique comporte une poulie ou roue – symbole de *Karma* – et une corde, symbole de *Svratma*. Tout est prêt. Il est temps de lever de nombreux voiles. Le pilote et le petit prince « réveillent » le puits. « *C'est étrange, dis-je au petit prince, tout est prêt : la poulie, le seau et la corde... Il rit, toucha la corde, fit jouer la poulie. Et la poulie gémit comme gémit une vieille girouette quand le vent a longtemps dormi. Tu entends, dit le petit prince, nous réveillons ce puits et il chante...* » (Ch. XXV).

L'évocation du souffle ou « vent » qui « a longtemps dormi » est celle de *Pneuma*, l'esprit (58) longtemps réprimé et délibérément égaré

sur de fausses pistes spirituelles. Le puits de science est preuve que le désert spirituel apparent du monde occidental n'est pas totalement aride. « *Il cache un puits quelque part* ». Le « puits » où l'on peut voir trembler le soleil est un miroir d'étoiles. À l'encontre des religions sanglantes dont l'espèce humaine est affligée, ces étoiles-là « savent rire ». Ce sont de joyeuses lumières libératrices.

C'est pourquoi le gros monsieur rouge du Chapitre XIII – homme cramoisi qui ressemble à un champignon – passe sa vie à essayer d'accaparer les étoiles en les comptant et en les mettant sous clef. Ce personnage ennemi de toutes lumières n'est autre que l'homologue de « Pozzo » à qui il ressemble beaucoup. Le feu de la pipe de Pozzo est éteint. La cigarette du gros businessman est éteinte elle aussi. « Pas le temps de la rallumer. » Les feux ou foudres du même vice-Dieu – soit cramoisi soit barbu – ne font plus guère peur à personne. Les deux représentants de la même tyrannie sentent que la fin de leur règne approche. Il dure depuis l'époque à laquelle « le businessman » défendit à ses créatures de contempler le soleil et les étoiles de peur qu'elles ne l'adorent au lieu de l'adorer lui-même (59). C'est pourquoi le petit prince qui juge rarement les personnes qu'il rencontre condamne sans hésitation le gros monsieur rouge. Il n'est « pas *utile* aux étoiles ! » Ce qui est peu dire !

L'allégorie opposée au gros monsieur obscurantiste est celle du vieux roi bizarre dont il est question au Chapitre X. Le monarque qui semble ne régner sur rien se proclame absolu :

« Car le roi tenait absolument à ce que son autorité fut respectée. C'était un monarque absolu. Mais comme il était très bon, il ne donnait que des ordres raisonnables. »

L'ensemble de la formule *Raison, Sagesse ou Science + Bonté* définit l'heureux « mariage » de Science et d'Éthique que célèbrent souvent les « contrebandiers » littéraires. Le vieux roi s'explique ainsi :

« Si j'ordonnais, disait-il couramment, si j'ordonnais à un général de se changer en oiseau de mer, et si le général n'obéissait pas, ce ne serait pas la faute du général. Ce serait ma faute. »

Le monarque à la fois éclairé et absolu est diamétralement opposé à la tradition judéo-chrétienne allégorisée dans *Zadig* par l'équipe Jéhovah-

Missouf-Itobad. Saint-Exupéry pensait peut-être au passage de ce roman cité plus haut lorsqu'il écrivit le Chapitre X du *Petit Prince*. Il serait inconcevable pour le vieux roi d'ordonner à un chef de mages âgé et goutteux de danser devant lui... ou ailleurs, de commander à un grand écuyer de faire une tourte de confitures ou de donner la charge de chancelier à un page. Bref, le vieux roi du Chapitre X évoque au moyen d'une démonstration par l'absurde les incongruités *littérales* de la Bible judéo-chrétienne. Il est clair que si l'on peut faire avaler aux fidèles de telles histoires *littérales* que celle du serpent et de la pomme ou celle de Jonas et de la baleine, on peut leur faire avaler n'importe quoi ; même et surtout l'inacceptable - chose utile pour les politiciens -. En somme, le produit de la comparaison de « Missouf » et du vieux roi est la conclusion suivante :

« Sans l'explication ésotérique, le Vieux Testament devient un fatras absurde de contes insensés. - Disons même pire que cela, il doit avoir un rang élevé parmi les livres immoraux. » (Isis Unveiled, p. 413, Vol. 2).

Le vieux roi représente la Loi Universelle incompatible avec le Dieu anthropomorphique de l'Ancien Testament :

« Il n'y a pas de miracle. Tout ce qui arrive est le résultat de la loi, éternelle, immuable, toujours active... » (Isis Unveiled, p. 587, Vol. 2)

Le pilote-narrateur du *Petit Prince* est une allégorie double. Il représente à la fois l'humanité du vingtième siècle et l'humanité de l'avenir. Fier de son avion, c'est-à-dire de la technologie moderne, il est guidé par des considérations pratiques, légitimes mais bornées, telles que l'instinct de conservation. Il manque de patience lorsque le petit prince essaie de se faire écouter. Pourtant, l'être ailé, qui voit toutes choses de très haut, finit par comprendre ce que le petit prince avait cherché. Il devient alors le guide-initiateur qui mène le petit prince au puits sacré.

Le petit prince est lui aussi une allégorie double. Son instinct et son contact inoubliable avec la rose, symbole de vérité, font de lui dès le début du livre la « petite voix » dans le désert qui devra peiner longtemps avant d'être *entendue* ou *comprise*. La « petite voix » est celle de l'esprit plus ou moins actif dans chaque être humain (60). Comme le démontre la réaction du petit prince lors de sa première rencontre avec le vieux roi bizarre, le jeune voyageur a beaucoup à apprendre et juge le

domaine de son interlocuteur sur l'apparence. De sorte qu'il ne voit rien. Cependant, c'est pour apprendre qu'il a quitté sa petite planète d'origine, symbole des limites de son entendement et de ses intérêts de jeunesse. Comme il le déclare au Chapitre XXI, il a « *des amis à découvrir et beaucoup de choses à connaître* ». Le « renard » lui révèle de fort beaux secrets : « *L'essentiel est invisible, on ne voit bien qu'avec le cœur* ». Chose « amusante » au sens voltairien du terme, le destin du petit prince est d'être éventuellement ambassadeur du « vieux roi ».

Il « apprivoise » le renard. Au lieu de le connaître de manière superficielle, il crée « des liens » intuitifs sur le sujet de son étude. Il crée également des liens « objectifs » en percevant des rapports significatifs entre certains faits relatifs au « renard ».

L'allégorie prend donc ici la forme d'un animal. Il y a lieu de se demander si la cible est un être humain, peut-être un des « grands littérateurs » dont parle Marcel Proust.

Lequel ? Le renard, être éthéré qui « *ne mange pas de pain* », mentionne la couleur du blé. Est-ce là une allusion au *Dictionnaire Philosophique* de Voltaire ? On trouve les recommandations suivantes au chapitre intitulé *Blé* :

« *Ne nous cite plus les miracles de saint Amable, dont les gants et le chapeau furent portés en l'air pendant tout le voyage qu'il fit à pied du fond de l'Auvergne à Rome. Laisse pourrir tous les livres remplis de pareilles inepties, songe dans quel siècle nous vivons. Affaiblis peu à peu toutes les superstitions anciennes, et n'en introduis aucune nouvelle. Si les imbéciles veulent encore du gland, laisse-les en manger ; mais trouve bon qu'on leur présente du pain.* »

Le renard du *Petit Prince* note que l'on « *voit sur Terre toutes sortes de choses* ». Voltaire observe au Chapitre VII de *Micromégas* qu'« *il y a plus de choses possibles qu'on ne pense* ».

Le Chapitre XXV contient un dialogue suggestif du petit prince et du pilote. Le passage attire l'attention sur les oreilles du « renard » qui sont très longues et ressemblent à des cornes. Les cornes peuvent évoquer le diable et les idées « diaboliques » - du point de vue de l'Église - du Sage de Ferney. Elles peuvent aussi marquer un initié. C'est ainsi que la célèbre statue de Moïse, œuvre de Michel-Ange, représente Moïse muni

de cornes. En outre, il suffit de regarder la première aquarelle de Saint-Exupéry qui représente le « renard » pour voir que ses longues oreilles et son museau pointu forment un grand « V » qui peut suggérer le célèbre *nom de plume*. On note également, près du pied gauche du petit prince, un brin d'herbe en forme de point d'interrogation. C'est ainsi que les « contrebandiers » aiment taquiner le lecteur ! La réponse du petit bonhomme à la critique du dessin, critique injuste à son avis, est la suivante :

« *Oh ! Ça ira* », dit-il, « *les enfants savent.* »

Les « enfants » ou « initiés » savent à quoi s'en tenir sur le compte du mystérieux « renard ». Les mots « Ça ira » forment le titre et le refrain d'une chanson cruellement populaire pendant la Terreur. Les idées de Voltaire devaient contribuer largement au climat intellectuel qui finit par amener la Révolution. Bref, Voltaire et le « renard » se ressemblent beaucoup.

Le sujet du Chapitre XXIII du *Petit Prince* est un marchand de pilules *perfectionnées* qui apaisent la soif. Cette allégorie transparente fait allusion à la « Dive Bouteille » de Rabelais. Là encore, la recommandation fervente est de « boire » - *Trinch !* - le même « spiritueux » que celui de la vieille de *Candide*, le même que celui du puits caché dans le « désert ». On épargne ainsi cinquante-trois minutes par semaine. Le progrès évolutionnaire vers la *perfection* est donc accéléré. Que faire du temps économisé ? La réponse est, à peu de chose près, la devise de l'Abbaye de Thélème : *Fay ce que voudras*.

« - *Pourquoi vends-tu ça ?* », dit le petit prince.

« - *C'est une grosse économie de temps* », dit le marchand. « *Les experts ont fait des calculs. On épargne cinquante-trois minutes par semaine.* »

« - *Et que fait-on de ces cinquante-trois minutes ?* »

« - *On en fait ce que l'on veut...* »

C'est ainsi que l'allégorie se retrouve sous des formes différentes, à des époques différentes dans les œuvres des écrivains ésotériques français. (Elle se retrouve également dans les œuvres des écrivains ésotériques des autres nations d'Europe et d'Amérique). « De main en main », d'un siècle à l'autre, elle sert à passer la lumière, la lampe chère au « marchand de pilules perfectionnées » qui apaisent la soif. La

lumière est la même depuis le temps des fabliaux porteurs de la roue karmique jusqu'à notre époque. Elle est de plus en plus importante et de plus en plus *nécessaire* de nos jours si l'espèce humaine doit survivre.

Les dangers qui menacent notre époque sont dus, en grande partie, à deux théologies rivales dont la confrontation risque de plus en plus de mettre « le feu aux poudres ». L'une s'efforce d'inculquer à ses fidèles une mentalité de *moutons* aveugles et passifs, facilement « tondu » ou exploités, facilement convaincus de leur culpabilité innée et facilement menés à l'abattoir. C'est la religion chrétienne dont les pontifes et laquais font de leur mieux depuis des siècles pour détruire la Vérité, rose bien-aimée du petit prince. Or, les grandes religions organisées sont des forces politiques mal déguisées. C'est pourquoi, comme l'observe Stendhal, « *La politique est une pierre attachée au cou de la littérature des pays occidentaux* » (61). D'où la *nécessité* et l'existence de l'ésotérisme, refuge et messagerie des « grands littérateurs » tels que le « renard » du *Petit Prince*, écrivains que l'approche de certains pas fait « rentrer sous terre ».

L'autre religion est le rejeton ingrat de la première. L'Islam est suffisamment modifié par rapport à sa « parente » pour se dispenser de la croyance gênante au péché originel. Les résultats sont visibles, sans interruption, depuis l'An 622. L'Islam est, lui aussi, décidé à faire la conquête du monde. Il a du moins le mérite de le dire ouvertement.

Bref, le monde occidental industrialisé fait face de nos jours à une situation qui rappelle la fable de La Fontaine *Le loup et l'agneau*. La raison, la décence, les faits historiques indéniables n'ont aucune prise sur les loups. Les tentatives d'apaisement ne font qu'intensifier leur mépris et leur détermination de subjuguier tout ce qui diffère d'eux-mêmes. C'est pourquoi Saint-Exupéry, qui semble avoir vu l'avenir avec précision, nous dit :

« *J'ai la sensation d'évoluer vers les temps les plus noirs de l'histoire humaine* ». (Écrits de Guerre-1939-1944, p. 137)

Dernièrement, on a beaucoup parlé et beaucoup écrit au sujet du « Code da Vinci ». L'Église a réagi comme on pouvait s'y attendre. On peut dire, et bien entendu on a dit, que certains éléments de l'évidence présentée par les deux livres – celui de Dan Burstein et celui de Claude Brown – ne sont pas aussi probants qu'ils devraient l'être. On peut

mettre en cause l'authenticité de certains parchemins. Il n'en reste pas moins que les deux compères qui attendent « Godot » n'ont pas tort de renâcler sur certaines contradictions de l'Évangile chrétien.

Il existe un autre « Code ». C'est l'héritage que nous ont laissé « en sourdine » les grands littérateurs qui n'ont jamais fait qu'une seule œuvre. Nul besoin d'analyser de vieux parchemins pour savoir ce qu'il en est. Le Code est là qui nous attend depuis des siècles. On trouve – ou devrait trouver – ses représentants dans toutes nos librairies et toutes nos bibliothèques publiques. Notons que les forces de l'obscurantisme sont à l'œuvre pour détourner les étudiants – jeunes et autres – du « puits » de science salutaire dont il est question dans l'œuvre des « contrebandiers ». D'après H.P. Blavatsky, la *Doctrine Secrète* détient la clef de tous les problèmes mondiaux (62). Rien n'évoluera pour le mieux sur notre planète tant que certains changements ne se seront pas produits dans de nombreux esprits. Les ennemis de la Vérité le savent. Ils ont intérêt à détruire les livres les plus précieux. Ils ne s'en sont guère privés jadis et sont capables de tout pour réduire ou même totalement supprimer leur diffusion. Nous avons le devoir d'empêcher une telle invitation au désastre. « Godot » et son message sont plus *nécessaires* que jamais.

1. *Isis Unveiled, Vyasa Maya*, p. 242, Vol. 2
2. *Ibid.*, pp. 579-80, Vol. 1
3. *La Flûte*
4. *Le Débat du Cœur et du Corps de Villon*
5. *The Secret Doctrine*, p. 377, Vol. II
6. *Tiers Livre*, Ch. XVIII
7. *Le Taureau blanc*, Ch. III
8. *The Secret Doctrine*, p. 167, Vol. II
9. *Isis Unveiled*, p. 44, Vol. 2
10. *Ibid.*, p. 41, Vol. 2
11. *The Secret Doctrine*, p. 311, Vol. I
12. *Ibid.*, p. 336, Vol. II
13. *Ibid.*, p. 399, Vol. I
14. *Ibid.*, p. 653, Vol. I
15. *Isis Unveiled*, pp. 256-57, Vol. 2
16. *The Secret Doctrine*, p. 465, Vol. III
17. *Isis Unveiled*, p.96, Vol. 2
18. *Psaumes*, 82, 1
19. *The Secret Doctrine*, p. 52, Vol. I
20. *Ibid.*, p. 404, Vol. I
21. *A la Recherche du temps perdu*, p. 778, Vol. II
22. *Isis Unveiled*, pp.268-69, Vol.1
23. *Ibid.*, p. 27, Vol.2
24. *Ibid.*, *Appendix*, p. 35, Vol. 2
25. *Ibid.*, p. 59, Vol. 2
26. *Isis Unveiled*, p. 247, Vol. 1

27. *Ibid.*, p. 217, Vol. 2
28. *Ibid.*, p. 254, Vol.1
29. *The Secret Doctrine, Adyar Edition*, p. 159, Vol. V
30. *Isis Unveiled*, p. 5, Vol. 2
31. *Ibid.*, p. 67, Vol. 2
32. *Ibid.*, p. 121, Vol. 2
33. *Ibid.*, pp. 40-41, Vol. 2
34. *Ibid.*, p. 253, Vol. 2
35. *A la Recherche du temps perdu*, p. 639, Vol. I
36. *Le Taureau blanc*, Ch. VI
37. *Daphné*, Ch.3
38. *The Secret Doctrine*, p. 420, Vol. II
39. *Ibid.*, p. 414, Vol. II
40. *Isis Unveiled*, p. 515, Vol. 2
41. *Le Taureau blanc*, Ch. VIII
42. *The Secret Doctrine*, p. 618, Vol. I
43. *La Bête humaine*, Ch. III
44. *Ibid.*, Ch. III
45. *Ibid.*, Ch. IV
46. *Ibid.*, Ch. I
47. *A la Recherche du temps perdu*, p. 85, Vol. I
48. *Ibid.*, p.200, Vol. I
49. *The Secret Doctrine*, p. 357, Vol. II
50. *A la Recherche du temps perdu*, p. 858, Vol. II
51. *Ibid.*, p. 878, Vol. II
52. *Ibid.*, p. 877, Vol. II
53. *Ibid.*, p. 877, Vol. II
54. *Ibid.*, p. 100, Vol. III

- 55 *Ibid.*, p. 382, Vol. III
- 56 *The Secret Doctrine*, p. 9, Vol. II
- 57 *Saint-Exupéry, A Biography*, pp.319-20
- 58 *The Secret Doctrine*, p. 96, Vol. I
- 59 *Deuteronomy*, 4.19
- 60 *Isis Unveiled*, p. 318, Vol. 2
- 61 *Le Rouge et le noir*, Deuxième Partie, Ch. XXII
- 62 *The Secret Doctrine*, p. 341, Vol. I

BIBLIOGRAPHIE

Isis Unveiled, H.P. Blavatsky, Theosophical University Press, Pasadena, California, 1946

The Secret Doctrine, H.P. Blavatsky, Theosophical University Press, Pasadena, California, 1963

The Secret Doctrine, H.P. Blavatsky, Adyar Edition, Vasanta Press. The Theosophical Society, Adyar, Madras 20, India, 1962

The Key to Theosophy, H.P. Blavatsky, Theosophical University Press, Pasadena, California, 1946

Le Petit Prince, Antoine de Saint-Exupéry, Librairie Gallimard, Imprimerie Paul Dupont, Paris, 1964

Antoine de Saint-Exupéry, Wartime Writings, 1939-1944, Avec Introduction de Anne Morrow Lindbergh, Harcourt Brace Jovanovich, Inc., 1986

Saint-Exupéry, A Biography by Stacy Schiff, Alfred A. Knopf, New York, 1984

Initiation et Alchimie, chapitre de l'ouvrage Les Mystères de la ville d'Is, héritage spirituel des légendes celtiques

Par Pascal Bancourt

Les objectifs de l'initiation

Dans tout récit légendaire contenant un fond ésotérique, la notion d'initiation entre en jeu à travers des allusions plus ou moins voilées. Si l'on veut accéder à une compréhension de la légende qui dépasse son sens littéral, mais qui ne restreigne pas non plus l'interprétation de ses allégories à des phénomènes d'ordre social ou psychologique, il est indispensable d'éclairer ce que recouvre la notion d'initiation. Les explications qui vont suivre à cet effet prendront un caractère un peu technique, ce qui réclamera de la part du lecteur un effort d'acquisition, avec la difficulté supplémentaire qu'implique l'étude d'un sujet qui ne correspond plus, dans la civilisation actuelle, à aucune réalité concrète. Le présent exposé aura donc de fortes chances de paraître bien abstrait, sinon rébarbatif, mais il s'avère indispensable si l'on veut comprendre la signification profonde que revêtent les événements relatés par la légende, et notamment pour éclairer le comportement de ses acteurs.

L'initiation en question est une notion délicate à expliquer parce qu'elle ne connaît plus d'équivalent dans le monde moderne. Cet art antique se donnait pour objectif de métamorphoser une conscience individuelle en opérant sur elle, au moyen d'une technique spirituelle éprouvée, un véritable changement de niveau. Les civilisations anciennes connaissaient le moyen qui permettait d'accomplir la réalisation spirituelle d'un individu en procédant sur lui à une réelle mutation ontologique. On peut dire de l'initiation qu'elle consistait à effectuer un mûrissement accéléré de l'être. Les procédés qu'elle employait pouvaient se concevoir comme une accélération du processus de maturation et d'illumination que certains saints avaient pu réaliser de façon naturelle, en raison de leur pureté intérieure et de leur discipline de vie. Menée en plusieurs étapes, l'initiation aboutissait à transmuter l'être humain, dont la nature devait sortir de cette opération totalement transformée.

L'initiation, qui n'est pas une entreprise individuelle, nécessite la présence d'une institution habilitée à la délivrer. Le précédent chapitre concernant les sources de la légende évoquait l'existence d'une telle

organisation aussi bien chez les anciens Celtes que chez le peuple des constructeurs de mégalithes qui précéda l'arrivée des Celtes. L'hypothèse a été émise selon laquelle une partie au moins des connaissances initiatiques se serait conservée jusqu'au haut Moyen Age, dans le monde celte christianisé, par le biais d'organisations dont faisait partie l'Eglise celtique, bien que ces formations aient été contraintes d'occulter leurs activités. Les connaissances relatives à cet art hermétique se sont néanmoins transmises jusqu'à la Renaissance, comme en attestent des auteurs, et non des moindres, à l'exemple de Dante qui, à la fin du Moyen Age, faisait état de ce savoir ésotérique sous le langage sibyllin qu'il emploie dans sa *Divine Comédie*. Un lecteur attentif et persévérant de François Rabelais, qui suivrait le conseil de cet auteur en cherchant à atteindre la « substantifique moelle » de son œuvre, verrait également une description de cet art ancien cachée sous le talent humoristique de cet écrivain, qui a relié son époque avec l'esprit de l'ancien monde celte.

Les sociétés anciennes dans lesquelles a existé une institution initiatique ont reçu la marque de son influence, car elle formait un noyau d'hommes d'une qualité hors du commun, dont les héros des légendes anciennes nous laissent comme un lointain écho. Malheureusement, le monde moderne ne connaît plus d'institution fondée à dispenser l'initiation authentique ; cette science opérationnelle, qui exigeait une connaissance poussée et une maîtrise parfaite du processus, s'est perdue de nos jours où le concept d'initiation, au sens où l'entendaient les anciennes traditions hermétiques, ne correspond plus à une réalité concrète. Mais plusieurs allusions à cet art oublié se sont transmises à travers un certain nombre de symboles, qui émaillent aussi bien les doctrines religieuses que de nombreux contes populaires.

La raison essentielle pour laquelle on ne dispose que de relativement peu de traces d'un quelconque enseignement initiatique théorique - que ce soit chez les anciens druides ou dans les corps sacerdotaux de toute autre civilisation - tient principalement au fait que, pour accomplir un tel processus de transformation intérieure, les doctrines ne sont pas d'une grande utilité. L'accès à la connaissance ne résultait pas d'une absorption de notions intellectuelles, mais d'un changement de perspectives accompagné d'une pénétration en profondeur vers le centre de son être propre, en sachant qu'en vertu des lois de correspondance universelle, les mêmes Principes directeurs présents à la racine de l'individu se trouvent également à la racine de l'univers. L'extension de la conscience vers la dimension profonde de l'homme, réalisée sous l'effet de l'initiation, se traduisait d'abord par une intelligence directe des composantes de l'être, et cette nouvelle compréhension que l'homme

acquérait de son propre fonctionnement entraînait, par voie de conséquence, un éclaircissement des mécanismes équivalents en action dans le monde extérieur.

Une autre explication à l'absence de témoignages écrits sur l'initiation tient à la discrétion intentionnelle qu'observait la communauté des initiés, en raison des risques que comportait l'entreprise et des terribles conséquences que pouvait entraîner un échec. Car cette technique spirituelle, assez radicale, n'opérait pas sans risque ni dangers. Les textes de la littérature initiatique insistent sur le secret de la transmission et restent intentionnellement obscurs au sujet des moyens employés pour déclencher ce genre d'expérience. On ne restreignait pas les révélations en vertu d'un privilège qu'une organisation aurait voulu réserver jalousement à ses membres, mais par une nécessité résultant de la différence de nature entre les êtres ; appliquer une technique d'ouverture de la conscience sur un individu non préparé à connaître l'état nouveau aurait eu toutes les chances de finir tragiquement, en déclenchant un traumatisme pouvant aller jusqu'à la destruction de la personnalité. L'abolition des conditionnements qui à la fois limitent et protègent le moi humain n'est envisageable que pour un moi déjà animé de la vie surnaturelle. Pour un individu ordinaire, cette ouverture forcée serait synonyme de dislocation ; l'homme y laisserait sa vie, ou du moins sa santé physique et psychique.

Même pour un candidat reconnu apte, l'aventure ne s'annonçait pas sans dangers. Celui qui affrontait l'expérience s'exposait, en cas d'échec, à subir toutes sortes de troubles psychiques. Les transformations vécues n'entraînent une renaissance à un nouvel état qu'à la condition que le changement soit mené en conservant le contrôle ininterrompu sur toute la durée du processus¹. L'expérience initiatique, loin d'être accessible à quiconque en aurait simplement envie, ne fonctionne pas pour tout le monde, et exige de la part du candidat un effort de toutes les facultés humaines, inconcevable pour qui n'a pas été entraîné. C'est pourquoi l'opération requérait énormément de précautions de la part de la communauté des initiés. D'après ce que l'on croit savoir de l'initiation telle qu'elle se déroulait en Égypte et en Grèce, une série d'épreuves préliminaires écrémait les candidats en testant leur volonté, leur constance, leur résistance nerveuse et leur stabilité intérieure. A l'issue d'une sélection stricte et sévère, les Mystères n'étaient dispensés qu'à une minorité d'élus.

¹ Julius Evola, *La tradition hermétique*, Ed. Traditionnelles, Paris, 1988, p. 122-123.

En tant que technique spirituelle mise en œuvre dans le but de transmuter une conscience, l'initiation s'identifiait avec l'art ancien de l'alchimie qui en fut, à certaines époques, le principal mode d'expression. Contrairement à une opinion encore largement répandue de nos jours, l'alchimie en question ne se réduisait pas à un état infantile de la chimie, ni à des tentatives empiriques motivées par une aspiration toute pécuniaire à fabriquer de l'or marchand. L'emploi que les auteurs hermétiques faisaient des expressions empruntées aux métiers de la métallurgie ne doit pas entraîner de confusions hâtives ; l'œuvre alchimique se situait sur un tout autre plan que celui des opérations métallurgiques ou d'autres expériences tentées sur la matière physique. René Guénon définissait l'alchimie comme une « technique de réalisation spirituelle »². Depuis que certains auteurs tels que René Guénon, Julius Evola, Titus Burckhardt et Mircea Eliade ont restitué le sens originel de l'alchimie, un nombre accru de chercheurs reconnaissent que cette discipline poursuivait des fins toutes autres que matérielles. Le langage religieux exprimait ses mêmes objectifs sous les termes de « salut », de « délivrance » et d'« immortalité ».

Pour énoncer une réalité qui échappe à l'expérience courante, le langage symbolique a dû emprunter sa terminologie aux éléments de l'ordre sensible, mais sans jamais confondre les apparences avec le sens. Les opérations décrites dans les textes alchimiques ne concernaient pas les éléments physiques désignés sous les appellations de « Soufre », de « Mercure », d'« Eau », de « Feu » ou sous des noms de métaux, mais l'équivalent métaphysique de ces éléments. L'emploi de ces matériaux selon des indications fournies sous un langage mythologique, mais qui n'en étaient pas moins d'une grande précision, visait à produire un effet rédempteur sur le corps et sur l'âme, et non pas sur les métaux physiques. Le symbolisme artisanal exprimant l'ennoblissement d'une substance minérale concevait l'âme comme constituée elle-même d'une matière psychique réceptrice à diverses influences et susceptible de revêtir différentes formes. Les procédés exposés dans les textes alchimiques sous une obscurité volontaire plus ou moins opaque relevaient de techniques fondées sur l'ascèse et sur la méditation, qui visaient en pratique à transmuter la vile matière de l'âme humaine en une matière divine, rendue comme l'or à l'image de la splendeur solaire.

² « La tradition hermétique », dans *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, Gallimard, 1970, p. 123.

Les alchimistes, derrière la description qu'ils donnaient de leur activité consistant en apparence à se pencher sur la transmutation des métaux, considéraient leur propre existence corporelle et spirituelle comme un métal impur qu'ils cherchaient à transmuter en « or ».

Dans cet usage allégorique des mots, le plomb obscur et lourd désigne l'état chaotique de l'homme intérieur, identifié à l'ego terrestre attaché aux sens. Le moi terrestre, considéré comme un nœud de crispations, fait obstacle à la lumière de l'Esprit par son impureté et son opacité. Cet ego étroitement lié au corps résulte de ce que les alchimistes appellent une « coagulation », par laquelle la substance de l'âme se trouve fixée dans sa forme actuelle imparfaite. A l'inverse, l'or équivaut à l'état d'une âme saine dont la substance, une fois rendue à son état premier, reflète fidèlement l'Esprit divin, ce qu'empêche de faire l'état infirme et déformant du plomb. La transformation du plomb en or signifie la réintégration de la forme humaine dans la pureté de sa nature d'origine. A cet effet, la transmutation consistera à réduire la coagulation de l'âme pour la rendre à sa matière première, afin de permettre à cette substance déconditionnée de reprendre ensuite une forme plus noble³. Ainsi, l'œuvre alchimique traite l'âme comme une matière qu'il s'agit de purifier et de travailler jusqu'à ce qu'elle retrouve son caractère divin.

L'œuvre toute entière se résume dans la formule « *solve et coagula* » : « dissous et coagule ». En effet, la transmutation de l'âme consiste à dissoudre cette forme coagulée, puis à recoaguler la substance ainsi « volatilisée » de façon à stabiliser le nouvel état atteint à la suite de cette dissolution. L'âme ne peut être transmuée qu'en étant d'abord ramenée à sa matière première, c'est-à-dire à l'état originel où aucune forme limitée ne la conditionne plus. Une fois affranchie des durcissements qui l'entravaient, l'âme devient une substance malléable, et l'Esprit descendu du Ciel pourra alors lui imprimer, à la place de l'ancienne forme du « métal vil », la forme nouvelle d'un « métal noble » tenant de l'Essence divine d'où elle procède. Dans la symbolique chrétienne, cette double opération de dissolution et coagulation correspond au double pouvoir des clés, celui d'ouvrir en « déliant » ou en dissolvant les formes, et celui de fermer en les « liant » ou en les fixant⁴. Les clés au moyen desquelles Gradlon ouvre et referme les écluses de sa ville possèdent la même signification.

L'opération visant à réduire l'âme à la substance originelle commence par liquéfier la conscience corporelle en séparant le psychisme des liens

³ Titus Burckhardt, *Alchimie*, Arché, Milan, 1979, p. 26-27 & p. 107.

⁴ René Guénon, *La Grande Triade*, Gallimard, Paris, 1974, p. 58-60.

du corps. L'âme dégagée des liens corporels sera ensuite dissoute par l'agent universel appelé « Eau », avant d'être formée à nouveau par le principe appelé « Feu ». Tout en reportant à la suite de cet exposé la définition des notions que le langage alchimique désigne par les termes d'« Eau » et de « Feu », il faut souligner l'importance que prend l'intervention des Eaux pour dissoudre la forme humaine en vue de sa régénération. Le vécu de cette expérience de dissolution comprend des impressions de perte d'appui et de dilatation vertigineuse dans l'espace, avec des sensations d'envol, que les contes traduisent par le fait d'être emporté par un grand oiseau ou par un cheval volant. L'âme qui s'est coupée du monde extérieur, puis dissoute sous l'action de l'eau, devient un courant d'impressions instables. Cette réduction à la matière première, qui n'est surtout pas à confondre avec une régression dans l'inconscient, ne doit précisément entraîner aucune diminution de la conscience ; elle doit au contraire se vivre avec une lucidité aiguisée maintenue dans un état d'éveil permanent.

La matière de l'âme, ainsi réduite à son état élémentaire par le principe-élément « Eau », sera ensuite purifiée, puis de nouveau coagulée par le principe-élément « Feu » pour aboutir à constituer un cristal parfait. Cette fixation ou coagulation de la substance précédemment dissoute puis transmuée vise à réduire la volatilité qu'elle a acquise. En effet, malgré ce que l'on pourrait croire, la libération et la spiritualisation de l'âme vont de pair avec l'abolition de sa mobilité et avec sa transformation en principe statique, car l'autonomie et la rédemption du sujet ne seront garanties que par la fixation de l'état spirituel obtenu suite à l'abolition de toute fluidité⁵. Enfin, un nouveau mariage aura lieu entre l'esprit, qui est l'entité impersonnelle et spirituelle en l'homme, et l'âme « née de nouveau », que la phase précédente de l'œuvre avait séparés⁶. Il faut préciser que les termes « esprit » et « âme », dans leur signification métaphysique, recouvrent des notions distinctes. L'entité spirituelle de l'homme, appelée « esprit », n'est pas à confondre avec l'âme, qui reste dépendante des conditions de l'existence et qui demeure étroitement liée à l'enveloppe corporelle. La persistance de l'âme demeure en effet conditionnée par ses liens avec le corps physique, alors que l'entité supérieure appelée « esprit » n'est nullement déterminée par de tels liens.

⁵ Mircea Eliade, *Le mythe de l'alchimie*, p. 83-84.

⁶ Sur la dissolution et la refixation de l'âme, cf. Titus Burckhardt, *Alchimie*, Arché, Milan, 1979, p. 40, p. 69-70, p. 97, p. 101 & p. 123.

L'intervention des forces élémentaires

C'est au contact des quatre éléments que l'initié va connaître les transformations impliquées dans l'œuvre initiatique. La doctrine alchimique, contrairement à l'interprétation grossière qui en a été faite, n'a jamais parlé de la terre, de l'eau, de l'air et du feu comme s'il s'agissait de substances chimiques ou matérielles ; ces quatre réalités ne désignent pas les éléments sensibles et physiques connus sous ces mêmes noms, mais les aspects qualitatifs ou les conditions « élémentaires » de l'existence. Les quatre éléments constituent les quatre déterminations fondamentales sous lesquelles la Substance première se manifeste. Au lieu de parler de terre, d'eau, d'air et de feu, on pourrait aussi bien parler des qualités solide, liquide, aérienne ou ignée, en précisant que ces déterminants qualitatifs s'appliquent à tous les niveaux de la conscience, allant du corporel au spirituel. Dans l'existence physique, les flammes, les gaz, les liquides ou la matière solide résultent de l'application de ces quatre modes de manifestation sur le plan matériel que nous connaissons ; mais ces déterminations essentielles se retrouvent sur tous les plans d'existence, jusqu'au plus subtil. La perspective hermétique ne fait que transposer les apparences sensibles dans leur équivalent d'ordre intérieur⁷.

Ainsi, la matière primordiale adopte toujours l'un de ces quatre modes qualitatifs élémentaires sur tous les niveaux de manifestation, y compris sur les plans psychique et spirituel. Sous l'aspect terre, elle tend à se figer dans une configuration rigide ; sous l'aspect eau, elle manifeste la capacité à épouser toutes les formes ; sous l'aspect libre et mobile de l'air, elle se déplace dans toutes les directions et elle enveloppe subtilement toutes les choses ; et sous l'aspect feu, elle déploie ses effets à la fois destructeurs et transformateurs. L'homme ordinaire ne connaît les qualités Terre, Eau, Air et Feu qu'à travers leur apparence terrestre, la seule que lui permette la perception corporelle. Mais ces aspects physiques n'existent qu'en tant que correspondances sur le plan matériel des quatre principes-éléments dits vivants, qui façonnent également les modalités de la conscience extra-corporelle.

Ces quatre éléments sont notamment présents dans la nature intérieure de chaque être, bien qu'à l'exception d'une minorité de sages,

⁷ Pour d'importants développements sur les éléments en alchimie, voir Titus Burckhardt, *Alchimie*, Arché, Milan, 1979, p. 43, p. 63-66 & p. 71-72, et Julius Evola, *La tradition hermétique*, Ed. Traditionnelles, Paris, 1988, p. 29, p.53, p. 57-62, & p. 137-138.

les hommes n'aient pas une conscience nette de la présence en eux-mêmes de ces principes. S'il réussit à entrer au contact de chacun de ces éléments, l'être se ramène à un état de simplicité qui le rend apte à recevoir la vibration équivalente, dans la mesure où cette influence ne se heurte en lui à aucun obstacle susceptible d'en abolir ou d'en pervertir les effets⁸. Les possibilités de contact et d'éveil à ces différents états élémentaires vont dépendre de la capacité qu'aura acquise l'initié à atteindre et à extraire leur essence spécifique, ce qu'il obtiendra par une connaissance issue non pas de la perception par les sens corporels, mais de l'accession de la conscience au niveau équivalent à ces états.

L'œuvre initiatique commence obligatoirement par l'élément Terre, car l'homme ordinaire ne connaît que l'aspect corporel des choses. Le processus se déroule ensuite par la réduction successive de la forme humaine dans un état liquéfié assimilé à l'Eau, puis de l'Eau à l'Air, et enfin de l'Air au Feu. La purification par le Feu achève et accomplit la purification par l'Eau. Mais surtout, le principe spirituel du Feu marquera la substance libérée de l'âme d'une nouvelle configuration. Les interventions de ces agents appelés Eau et Feu, dont nous verrons d'ici peu en quoi consistent ces deux phénomènes, seront répétées autant de fois qu'il s'avérera nécessaire pour atteindre l'objectif. La dissolution par l'Eau et la reformation par le Feu, une fois leur finalité accomplie, seront suivies d'une fixation qui achèvera l'œuvre ; l'élément Terre, symbolisé dans le mythe d'Is par les murs de la cité, confèrera la stabilité à la forme nouvelle que le Feu de l'Esprit aura façonnée à l'âme. Car l'œuvre se conclut en revenant à la Terre, quand le Feu sera à nouveau fixé en elle afin de stabiliser le résultat.

On ne saurait trop insister sur l'importance que prend dans l'œuvre alchimique l'élément Terre, en relation avec le rôle capital que joue le corps physique dans toute discipline initiatique, où il intervient en tant que principe fixateur des états spirituels nouvellement atteints. Toute approche contemplative fait également appel à cette fonction spirituelle que le corps est destiné à remplir. Au début, la rigidité de la Terre représente un obstacle que le principe dissolvant de l'Eau aura à surmonter ; mais à la fin, le résultat ne sera définitivement assuré qu'une fois que la forme nouvelle, façonnée par le Feu de l'Esprit sur une nature préalablement liquéfiée, aura obtenu de la solidité de la Terre qu'elle assure son action stabilisatrice et consolidante.

⁸ René Guénon, *Aperçus sur l'initiation*, Ed. Traditionnelles, Paris, 1977, p. 176-177.

L'œuvre alchimique exige une grande maîtrise de l'art, car elle éveille en l'homme des forces terribles et destructrices pour celui qui n'est ni apte ni préparé à les maîtriser ; l'irruption incontrôlée de ces énergies provoquerait en lui des catastrophes. C'est pourquoi les écrits anciens restent intentionnellement imprécis quant aux moyens employés pour provoquer les changements d'états chez le candidat à l'initiation. A défaut de détails techniques sur les procédés utilisés, on relève à la lecture des textes alchimiques que les deux phases de dissolution et coagulation s'effectuaient par l'action des deux facteurs que nous avons déjà évoqués : la force des « Eaux », qui est celle de la Substance primordiale du monde encore appelée en alchimie le Mercure, et la force du « Feu » ou du Soufre alchimique, qui est celle des facultés créatrices de l'Esprit divin. Ainsi, parmi les quatre puissances élémentaires précédemment évoquées, il s'en trouve deux en particulier, l'Eau et le Feu, qui joueront un rôle déterminant dans l'ensemble du processus. Dans les contes traditionnels, certains de ses personnages auront pour rôle de personnifier l'intervention de l'une de ces deux énergies. Il est cependant important de préciser que ces deux puissances se trouvent présentes en l'homme, au plus profond de sa nature.

Le Feu ou Soufre alchimique correspond à l'Esprit pur, à l'Essence qui donne ses formes à la Substance élémentaire appelée Eau ou Mercure. En revanche, quand cette substance universelle assimilée symboliquement aux Eaux n'est déterminée par aucune forme, elle possède la propriété de défaire les coagulations en exerçant sur elles son pouvoir dissolvant, comme si elle voulait tout ramener à son état originel. A l'inverse, le pouvoir que possède le Feu d'imprimer les formes est à l'origine de toute coagulation de la Substance en « corps ». Sur le plan humain, l'Eau et le Feu pourront être mis en jeu à partir des profondeurs de la personnalité. Au niveau de l'âme humaine, l'Eau est présente, entre autres manifestations, sous l'aspect de la matière première passive et réceptrice du psychisme. Ce serait cependant une erreur que de ramener la force dissolvante du Mercure et la puissance informative du Soufre à des pulsions issues de l'inconscient, car à leur état actif, les principes Eau et Feu se situent à un tout autre niveau. Le Soufre correspond toujours à la volonté spirituelle transcendante qui imprime au Mercure sa forme qualitative en tant que psyché passive et réceptrice.

La transmutation de l'âme s'opère par l'intervention du Feu céleste de l'Esprit, mais seulement dans la mesure où la disposition de l'âme permet

à cette opération de se produire. La matière de l'âme doit donc se trouver complètement libérée de toute coagulation avant que le Soufre ne puisse la transmuter en une forme nouvelle plus noble. A cet effet, l'homme sera soumis au contact de la Substance élémentaire, associée à l'image de l'océan, dont l'irruption aura pour effet attendu de dissoudre l'actuelle fixation de son âme. A la suite de cette phase liquéfiante, l'acte spirituel identifié au Soufre va émaner du centre de l'être et rayonner sur la substance rendue malléable pour éclairer la conscience, et pour aboutir ensuite à la stabiliser dans son nouvel état lumineux. L'œuvre alchimique consistera à réveiller les deux forces fondamentales du Soufre et du Mercure qui sommeillent toutes les deux dans une âme endormie. L'éveil de ces deux agents commence par provoquer une extrême tension, du fait de leur opposition. Ces deux forces se développent ensuite en réagissant l'une sur l'autre jusqu'à un point où elles finissent par se réunir, et leur opposition se transforme alors en une complémentarité féconde. A la fin du processus, le mariage du Soufre et du Mercure lié à la réunion de l'esprit et de l'âme, que les contes symbolisent par la célébration des noces, régénérera le métal parfait, c'est-à-dire le prototype humain androgyne.

Les Mystères lunaires et solaires

La plupart des contresens que l'on rencontre dans les ouvrages modernes où il est question de l'initiation tiennent au fait que la distinction entre les deux niveaux essentiels que comportait cette discipline a souvent été mal perçue. Le processus comprenait deux phases fondamentales que l'on a appelées de différents noms, selon les lieux et les époques. La Grèce antique connaissait la division entre les petits Mystères et les grands Mystères. Le langage alchimique distingue l'œuvre au blanc, qui se conclut en termes allégoriques par la fabrication de l'argent, et l'œuvre au rouge aboutissant symboliquement à la transmutation en or. On a également employé pour ces deux phases les termes d'initiation « royale » et d'initiation « sacerdotale », l'initiation royale représentant les petits Mystères et l'initiation sacerdotale le niveau supérieur des grands Mystères.

La distinction entre les petits et les grands Mystères correspond à la différence qui existe entre la nature et l'ordre supérieur, celui des Principes qui dépassent la nature et qui la régissent. Les petits Mystères avaient pour objectif de réaliser l'ensemble des possibilités de l'état humain intégral, tandis que la connaissance des états supra humains

faisait l'objet des grands Mystères, qui visaient, au-delà de tout domaine formel, la renaissance à l'état universel. Les petits Mystères étaient encore appelés en Grèce les « Mystères de la Femme » parce qu'ils comprenaient le retour de l'individu à l'état primordial où sa substance, que l'on a coutume de qualifier de « féminine », précède les distinctions de formes individuelles. Pour les grands Mystères, le processus de dissolution-recoagulation précédemment décrit atteignait un niveau beaucoup plus poussé dans le déconditionnement. Les petits Mystères s'arrêtaient au domaine du monde manifesté ; leur limite tenait dans la Nature au sens large du mot, c'est-à-dire dans la Création, et l'immortalité qu'ils recherchaient restait conditionnée par le domaine de l'existence formelle, même élargie à la Vie cosmique. Au niveau supérieur, les grands Mystères avaient trait au dépassement du niveau cosmique ou manifesté ; ils visaient l'immortalité « supra cosmique » indifférenciée, la transcendance absolue⁹.

Une autre dénomination emploie les termes d'initiation « lunaire » et d'initiation « solaire ». La lune, qui apparaît sous des formes changeantes, sert de symbole cyclique au monde des transformations et du devenir, à la différence du soleil dont la forme reste toujours identique à elle-même, comme l'Essence immuable. Or les petits Mystères s'adressent à l'homme qui n'est encore, comme la lune, qu'une lumière réfléchi par rapport à la source, tandis que les grands Mystères concernent le passage de la manifestation à son Principe, le premier Soleil. Le symbolisme alchimique établit la même distinction entre « l'œuvre au blanc » et « l'œuvre au rouge ». Le principe solaire, bien qu'identique à celui de l'or, est en effet associé à la couleur rouge du feu, tandis que le principe lunaire ou d'argent est mis en relation avec la couleur blanche de la lumière. Le blanc, qui se rattache aux petits Mystères dits lunaires, est subordonné au rouge des grands Mystères dits solaires de la même façon que la lumière est subordonnée au feu qui la produit, à l'exemple de la lumière blanche que la lune ne produit pas directement, mais qu'elle reflète du soleil.

La distinction entre les petits et les grands Mystères a son importance si l'on veut accéder à une compréhension plus exacte des contes populaires. La plupart des récits mettant en scène des aventures de chevalerie font référence aux petits Mystères, comme en atteste la prépondérance que prennent dans leur symbolisme les thèmes royaux et guerriers ainsi que les personnages féminins, qui constituent autant de motifs propres à cette phase de l'œuvre. Par ailleurs, lorsqu'il est

⁹ Julius Evola, *La tradition hermétique*, Ed. Traditionnelles, Paris, 1988, p. 207-208.

question d'une clé dans un récit symbolique, à l'exemple de la clé que gardait Gradlon et qui commandait l'ouverture des digues de la ville d'Is, l'indication du métal dont cette clé est constituée a également son importance ; la clé d'or se rapporte au grand œuvre, à l'initiation solaire, tandis que la clé d'argent dont Gradlon assume la garde fait référence au petit œuvre dit lunaire.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que les petits Mystères aient laissé davantage de traces que les grands Mystères. La première explication est d'ordre quantitatif, les petits Mystères, relevant d'un degré de difficulté moindre par rapport aux grands Mystères, étaient relativement plus accessibles. Les centres initiatiques qui dispensaient les petits Mystères, ainsi que les initiés formés par ces centres, ont donc existé en plus grand nombre que pour les grands Mystères. A ceci s'ajoute une autre explication décisive, à savoir que tant que le niveau des petits Mystères n'a pas été assimilé, il y aurait plus de dangers que d'utilité à dispenser trop de connaissances relatives au niveau supérieur dont relèvent les grands Mystères.

L'œuvre au noir, au blanc et au rouge

Si l'œuvre alchimique connaît une subdivision en deux niveaux qui sont l'œuvre lunaire et l'œuvre solaire, d'autres sources la divisent en trois étapes mises en rapport avec les trois couleurs alchimiques qui sont le noir, le blanc et le rouge. Le noir correspond à la phase dite d'*obscurité*, le blanc indique celle de la *pureté*, tandis que le rouge, qui représente la couleur à son plus fort degré d'intensité, marque la phase de *résurrection*. L'or pur, c'est-à-dire l'homme purifié et transmué, s'obtient tout d'abord en détruisant le moi individuel durant la première phase dite de putréfaction, associée au noir. L'adepte achève de se purifier pour ensuite se libérer lors de la deuxième phase, identifiée au blanc ; il ressuscite enfin dans la troisième phase, celle dite du rouge. L'opération commence toujours par séparer l'âme volatile d'avec le corps fixe ; elle se poursuit par la spiritualisation du corps et par la dissolution de l'âme, suivie de la nouvelle fixation de l'âme et de sa cristallisation dans sa forme nouvelle. Le processus s'achève par la réunion de l'âme et du corps transmués dans la préparation de ce que l'on appelle l'élixir d'immortalité¹⁰.

¹⁰ Sur les trois grandes phases de l'œuvre, cf. Titus Burckhardt, *Alchimie*, Arché, Milan, 1977, p. 181-191 ; et Julius Evola, *La tradition hermétique*, Ed. Traditionnelles, Paris, 1988, dans la deuxième partie de cet ouvrage.

Ce qui réduit la perspective intellectuelle du sujet ordinaire, c'est son identification aux limites corporelles et mentales de son ego. L'engagement sur le chemin de l'initiation exige donc pour condition préalable la renonciation à la prééminence du moi et la dissolution des tendances humaines du candidat. Durant ce cycle qui relève des petits Mystères, le travail du postulant consistera à se dépouiller des conditionnements qu'il s'imposait à lui-même. Avant d'accéder aux couches plus authentiques de la conscience, le néophyte devait connaître une phase d'isolement et de dénuement au cours de laquelle il renonçait à toute espèce de distinction, d'honneur ou de gloire, car la grande transformation ne peut commencer qu'une fois accompli ce renoncement total impliquant le sacrifice du moi terrestre. En effet, tout accroissement de l'ego, que ce soit par le pouvoir, par le prestige ou par l'appropriation, affaiblit spirituellement la personne. La réalisation de l'homme ne peut s'opérer sans cet effacement préalable, long et difficile, de toutes ses aspirations d'ordre mondain.

La transformation de la substance humaine débute par cette étape dite de putréfaction qui constitue l'œuvre au noir, la matière étant d'abord « noircie », c'est-à-dire dépouillée de sa forme initiale, afin que l'identification au moi terrestre soit brisée par la mort de l'ego. La conscience doit avant toute chose se détacher des sens et du monde extérieur pour se tourner vers l'intérieur. Cette phase de détachement porte les noms de séparation, d'extraction, de dissociation ou de dénuement ; elle constituait la mort initiatique. Dans les temples de l'Égypte ancienne, la dissociation s'opérait lors d'une mort rituelle accomplie dans les ténèbres des cryptes. Dans la civilisation des mégalithes, ce sont les cairns qui remplissaient la même fonction que les cryptes égyptiennes en tant que matrice de la transformation, du fait qu'elles évoquaient la caverne et, par extension, le monde souterrain. L'Évangile¹¹ fait référence à cette étape dite du noircissement ou du dénuement lorsqu'il annonce que le grain doit mourir en terre avant de renaître.

La « séparation » consiste essentiellement à suspendre l'action de l'organisme animal sur la forme vitale, afin de lui rendre sa liberté. La réintégration de la substance de l'âme à l'état originel passe par la cessation du désir, dont la force lie la vie au corps. Cette séparation s'avère particulièrement difficile, tant sont tenaces les liens qui soudent entre eux les composants de la personnalité. La phase de dissociation, longue et pénible, est souvent comparée à la traversée d'un désert de

¹¹ Jean, 12, 24.

ténèbres souterrain. L'initié passait par ces phases d'obscurité complète désignées comme des « descentes aux enfers », durant lesquelles il épuisait les possibilités de son état afin de pouvoir ensuite les dépasser. Au cours de cette mort sacrificielle, le postulant abandonnait les composants psychiques de son âme aux puissances du monde, ne conservant que les éléments d'essence immuable et divine. Mais c'est en renonçant à tous ses éléments périssables, du fait de leur dépendance envers les sens, que le candidat prenait conscience de sa partie immortelle, celle que n'affectait ni la mort ni la dissolution.

A partir du moment où l'homme a cessé de considérer son moi comme le centre du monde, il comprend qu'un autre centre intérieur plus réel reste à découvrir pour accéder, via ce point central, à un niveau supérieur de conscience. L'œuvre au noir, avec son éprouvante traversée des régions souterraines ténébreuses qui désignent les couches obscures et inconscientes de la personnalité, se termine lorsque commence l'œuvre au blanc consistant à achever de purifier la matière pour la spiritualiser, c'est-à-dire à blanchir sa noirceur. La blancheur s'obtient sous le régime de la lune, lorsque la puissance subtile de l'âme, jusqu'alors contenue par la conscience corporelle, sera libérée de ses coagulations et passera de l'état assimilé à la terre à l'état sublimé en « Eau » et en « Air ». Dans cette phase, l'âme et le corps seront nettoyés et blanchis de toute impureté. A la fin, l'âme spiritualisée pourra s'unir par sa pureté à l'esprit supra-individuel et s'assembler de nouveau avec le corps.

La blancheur intégrale est atteinte avec l'accomplissement du petit œuvre, lorsque toutes les possibilités de l'âme réalisent leur complet développement et lorsque la nature transmutée est rendue lumineuse. Cet état de l'âme restituée à la pureté et à la réceptivité originelles, analogue à l'Eau divine, est illustré dans la religion chrétienne par la figure de la Vierge, et dans les légendes anciennes par l'image d'une Femme idéale. La substance ainsi purifiée se retrouve à la limite extrême de la « solution » qui appelle une nouvelle coagulation ; elle sera alors figée dans son nouvel état par le pouvoir fixateur du Feu de l'Esprit qui va s'affirmer sur l'Eau plastique. L'état lumineux stabilisé, résultant de cette intervention de l'Esprit – que les contes personnifient par la figure du prince -, est souvent exprimé par l'allégorie de l'âme transformée en cristal. La production de l'argent ou de la « Pierre blanche » équivaut à cette rénovation à la fois de l'âme et de l'organisme physique, accompagnée d'une première fixation dans l'enveloppe corporelle. Il

s'agit de corporifier l'esprit et de spiritualiser le corps jusqu'à ce que ces deux entités deviennent de même nature.

Le petit œuvre, désigné symboliquement comme constituant la phase d'élaboration de l'argent, s'achève avec la transmutation de l'âme et la spiritualisation du corps ; le grand œuvre qui lui succède effectuera l'incorporation de l'Esprit et sa descente dans l'âme pour aboutir à la production de l'or. En passant de l'œuvre lunaire à l'œuvre solaire, l'homme quitte le plan des apparences pour entrer dans celui de la réalité. A ce niveau dit d'immortalité, la conscience réalise non seulement les potentialités de sa propre nature, mais aussi les attributs divins, par effet de son union avec le Principe suprême¹². Mais les épreuves de l'œuvre au rouge s'annoncent encore plus dures et plus dangereuses que celles de l'œuvre au blanc, car à l'action principale de l'Eau succédera l'intervention dominante du Feu. Si le postulant ne renonce pas à en courir le risque, le processus de dissolution et de recoagulation se reproduira avec une toute autre intensité.

La première fixation de l'œuvre au blanc était marquée par la lune et par les Eaux ; la seconde fixation, sous le régime du soleil, s'effectuera par l'augmentation de l'action du Feu divin, dont la descente vers les couches inférieures de la conscience pénétrera le corps jusqu'à une profondeur où n'accédait pas l'œuvre précédente. En retour, le corps va incorporer l'esprit, et dans cette union, les deux natures se transformeront l'une par l'autre. A cette phase des grands Mystères, où l'argent se transmue en or, le corps et l'esprit finiront par ne faire plus qu'une seule et même entité, sous l'effet de cette intervention du Soufre solaire. Enfin, le même principe Feu cristallisera à nouveau la forme psychophysique ainsi obtenue. Le grand œuvre sera totalement accompli une fois que l'Essence divine se manifestera directement dans cette forme humaine renouvelée, et l'éclat de l'Esprit divin pourra dès lors rayonner directement sur le monde par le relais de ce corps glorifié.

¹² René Guénon, *L'homme et son devenir selon le Védanta*, Ed. Traditionnelles, Paris, 1981, p. 180.

Yves-Fred Boisset a lu pour vous :

On nous l'avait promis et nous l'attendions non sans quelque impatience. Puis, il est arrivé, tout frais, l'encre à peine séchée. Et quel bonheur ! **Christine Tournier**, que nos lecteurs fidèles connaissent bien à travers ses articles, a édité un livre important et incontournable pour tous ceux qui s'intéressent à la tradition. Son titre est prometteur : *Diffraction de la Tradition* avec pour sous-titre : « Kaléidoscope de la Lumière »¹. Nous reproduisons ci-dessous la présentation que l'éditeur a faite de ce livre.

« Au gré des civilisations, des religions, des déités, des rites qui lui sont dédiés et des symboles qui peuvent permettre de les découvrir et de les *entrevoir*, cet ouvrage nous entraîne sur les chemins parfois arides et escarpés de la spiritualité.

« Nous sommes appelés à suivre l'auteur dans sa démarche initiatique, dans la métanoïa de l'Esprit qui est sienne.

« L'allégorie du Grand Œuvre alchimique nous convie à la rencontre des voies du Sacré, qu'elles soient issues des Traditions philosophiques et religieuses de l'Extrême-Orient, ou de la Sagesse de l'Égypte ancienne ; mais aussi du Judaïsme, du Mithraïsme et du Christianisme ésotérique...

« Pour nous indiquer le chemin, le texte est constellé de *perles de rosée* irisées de Lumière. Il convient au lecteur d'en reconnaître un maximum dans son parcours de lecture et de se les approprier...

« L'influence d'une longue démarche maçonnique de l'auteur, menée jusqu'aux plus hauts grades des Rites égyptiens, imprègne avec rigueur, simplicité et justesse, cette œuvre de transmission d'une expérience de vie spirituelle.

« C'est en suivant la voie du *juste milieu*, que l'on retrouve tout autant dans l'ésotérisme de la Kabbale que dans le Bouddhisme de Nagarjuna, que nous sommes appelés à progresser, tels les Rois Mages, guidés par l'Étoile qui éclaire la route de chacun de nous. »

¹ Éd. « LiberFaber mai 2015. 400 pages, 24 €.

Tout ceci est dans le livre de Christine Tournier dont l'élégance de l'écriture est à la mesure du message spirituel qui est offert à notre réflexion et à... notre méditation.

Que la franc-maçonnerie puisse être comptée au nombre des grandes utopies historiques sachant qu'il y a lieu d'opérer un *distinguo* entre l'utopie de la chimère, celle-ci relevant du domaine de l'onirisme, ce qui s'attache à un avenir irréalisable, tandis que celle-là ressortit au domaine des possibilités et de la seule volonté humaine, est un fait reconnu. Les écrivains anglais Thomas More, auteur de *L'Utopie* et créateur de ce néologisme, et Roger Bacon, auteur de *La Nouvelle Atlantide*, tous deux inspirés par Platon, ont fort bien illustré cette philosophie qui fit au long des siècles l'objet de moult railleries.

Dans la mesure où elle œuvre inlassablement à la venue d'un monde plus juste, plus tolérant, plus fraternel, la franc-maçonnerie s'inscrit bien dans le cadre des grandes utopies modernes comme nous le rappelent et nous le démontrent **Céline Bryon-Portet**, universitaire, docteur ès Lettres, et **Daniel Keller**, Grand Maître du Grand Orient de France, dans un traité qui porte en titre *L'Utopie maçonnique* et en sous-titre « Améliorer l'homme et la société »².

« *Le renoncement au meilleur des mondes n'est nullement le renoncement à un monde meilleur* ». Cette citation du philosophe Edgar Morin extraite de *Pour ou contre Marx*, placée en exergue, donne le ton à cet ouvrage qui se développe en deux parties aux titres savants. Celui de la première partie est « Dans le huis clos du Temple : de l'hétérotopie de la Loge à l'utopie transformatrice de l'Initié ». La seconde partie, quant à elle, rappelle une sentence bien connue des frères et sœurs qui suivent les travaux rituels jusqu'à leur aboutissement : « Poursuivre au-dehors l'Œuvre commencée dans le Temple : travailler au progrès de l'humanité, une utopie sociopolitique ». En dépit de la *grandiloquence* de ces titres, le livre est agréable à lire et beaucoup moins hermétique que lesdits titres pourraient laisser craindre.

Quels que soient par ailleurs leurs engagements philosophiques ou sociétaux, les francs-maçons œuvrent tous à l'avènement d'un idéal fraternel qu'ils voudraient transmettre à tous les hommes et femmes. On comprendra que ce programme véritablement « utopique » et non « chimérique » poursuit une ambition hors du commun, même s'il est

² Éd. Dervy, avril 2015. 400 pages, 22 €.

vrai qu'elle nourrit l'esprit maçonnique depuis la naissance de l'Ordre, il y a maintenant trois siècles. Quand ils insistent sur le fait qu'ils doivent poursuivre au-dehors l'œuvre commencée dans le temple à l'occasion des tenues, les francs-maçons prennent l'engagement de se comporter avec droiture afin de se montrer exemplaires et de tracer le chemin qui peut conduire l'humanité à évoluer vers un sincère partage de ses biens tant matériels que spirituels.

Les Francs-Maçons travaillent inlassablement pour le bien-être de l'humanité sans exclusive. Les auteurs concluent en évoquant « une utopie de construction guidée par une espérance active... ». Il n'est rien à ajouter.

Unissant sa voix à celles des vrais républicains, le numéro 40 (mai/juin 2015) de « **FRANC-MAÇONNERIE MAGAZINE** » consacre la majorité de ses colonnes aux francs-maçons dans la Résistance et au sacrifice librement consenti par quelques-uns d'entre eux. À l'occasion de la « panthéonisation » de deux d'entre eux : Jean Zay et Pierre Brossolette, ce magazine nous retrace le destin tragique de ces combattants de l'ombre en lutte contre l'occupation germano-vichyste (c'est ainsi que j'aime qualifier ces années noires du XX^e siècle français) qui, bravant les tortures organisées conjointement par la Gestapo et la milice pétainiste, allèrent jusqu'au sacrifice suprême.

Tous ceux qui pourraient encore douter du patriotisme viscéral des francs-maçons et les accuseraient sottement de comploteurs à la solde de l'étranger trouveront dans cette succession d'articles des démentis cinglants qui les déshonorent comme ont été à jamais déshonorés un Bernard Faÿ ou un Henry Coston et tant d'autres, tous catholiques fanatisés et, par voie de conséquence, anti-juifs, anti-maçons, anti-républicains, royalistes maurassiens, synarchistes usurpateurs, etc.

Aveuglés par la promesse d'un prétendu « Ordre nouveau », anciens membres des multiples mouvements ultra-droitières des années 30, ennemis acharnés du « Front Populaire » et de la République française qu'ils nommaient « la gueuse », polytechniciens, technocrates, hauts fonctionnaires, militaires hauts-gradés héritiers directs des antidreyfusards se retrouveront à Vichy auprès du vieux maréchal qui s'empressa d'abolir la République française pour la remplacer par l'État français soumis à l'occupant et témoin actif des crimes de l'ennemi, allant même en de nombreuses circonstances à devancer ses exigences.

Des plumes maçonniques de qualité ont collaboré à cet important et très complet dossier :

André Combes présente Vichy et les sociétés secrètes en nous rappelant que Pétain était hostile à la franc-maçonnerie qu'il s'empressa de dissoudre ainsi que d'autres organisations voisines, tels le martinisme, la société théosophique et alii, alors que les fonctionnaires maçons sont révoqués et laissés sans ressources, non sans avoir au préalable subi des enquêtes et des interrogatoires poussés. Le « mondain » Bernard Faÿ, professeur au Collège de France, est chargé de la propagande antimaçonnique et s'installe au siège du GODF, rue Cadet, à Paris.

Irène Mainguy, historienne de la franc-maçonnerie, nous présente la personnalité de Jean Zay issu d'une famille de juifs alsaciens qui, ayant fui la domination allemande, avait élu domicile à Orléans. Il est initié à la loge *Étienne Dolet* du GO où il rejoint son père, initié lui-même vingt ans plus tôt. Il fut élu en 1932 député du Loiret sous l'étiquette « radical-socialiste ». Acteur du Front Populaire, Léon Blum le nomme en 1936 ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts. Il « *considère que la société a tout à gagner en accordant le maximum de chance à tous, ainsi que la meilleure formation possible au plus grand nombre* ». Il veut former des « têtes bien faites plutôt que bien pleines ». À l'époque, l'école s'employait encore à former des citoyens et non des consommateurs. Refusant la signature de l'armistice, il décide, dès 1940, d'entrer dans la Résistance avec le frère Pierre Mendès-France et s'embarque avec lui pour l'Afrique du Nord aux fins d'y continuer la lutte. Il y est arrêté pour désertion et emprisonné. Le 20 juin 1944, il est lâchement assassiné par trois miliciens.

Stéphane Ceccaldi nous présente un franc-maçon d'exception Pierre Brossolette, né le 25 juin 1903 à Paris. Agrégé d'histoire, il passera de l'enseignement au journalisme. Membre de la Ligue des Droits de l'Homme et de l'Internationale Ouvrière, chroniqueur au journal socialiste « Le Populaire », il pressentit très tôt la menace que le nazisme représentait pour la paix. Membre du Grand Orient de France où il a été initié à l'âge de vingt-quatre ans dans la loge « Émile Zola » et de la Grande Loge de France, il est, comme Jean Zay et un grand nombre d'autres maçons, foncièrement patriote. Ce qui le conduit naturellement à rejoindre la Résistance dans laquelle il jouera un rôle de premier plan entre la France et Londres. Proche du général De Gaulle, il assurera la liaison entre celui-ci et les maquisards. Arrêté par la Gestapo en février

1944 et identifié, il est conduit dans les locaux de l'Avenue Foch, là où les résistants ou suspects de l'être étaient soumis à la torture jusqu'à qu'ils dénoncent les membres de leurs réseaux de résistance. Torturé pendant trois jours sans avoir parlé, il craignit de ne pouvoir en supporter davantage et d'en arriver à trahir ses compagnons. Profitant d'un court relâchement de la vigilance de ses gardes, il sauta par la fenêtre ouverte et mit fin à ses jours.

Ces deux hommes sont la fierté de la France, de cette France que nous persistons à aimer. Fierté de cette France que d'aucuns seraient maintenant prêts à vendre à la découpe ou à vassaliser.

Comment pourrait-on conclure cette courte recension sans avoir une pensée pour notre frère Jean Moulin, entré au Panthéon en 1964, c'est-à-dire cinquante et un avant Jean Zay et Pierre Brossolette et ces deux déportées courageuses que furent Geneviève De Gaulle-Anthonioz et Germaine Tillon ?

Jean Moulin, préfet de la République, franc-maçon et communiste, chef incontesté de la Résistance, est, comme Jan Zay et Pierre Brossolette, entré pour toujours dans l'Olympe des héros. Ils sont désormais inscrits dans le patrimoine sacré de notre pays comme dans celui de la franc-maçonnerie.

Serait-il déplacé de rappeler que, dans les maquis de la Résistance, on rencontra davantage de francs-maçons, de communistes et de socialistes que de ces conjurés de 1934, ennemis du Front Populaire de 1936, qui, la tête et le cœur pleins de haine et d'esprit revanchard, ont couru, dès 1940, se réfugier dans les bras ballants d'un vieux maréchal à demi sénile dont « le sabre et le goupillon » avaient eu raison du patriotisme ?

L'Initiation Traditionnelle

www.initiation.fr

